



La lumière sous l'eau

Nicolas Sky

*Parfois,
il suffit d'une rencontre
pour tout voir autrement.*

ROMAN

LA LUMIÈRE SOUS L'EAU

Nicolas Sky

Sommaire

- 01** La lumière
- 02** Les amis retrouvés
- 03** La maison de mon père
- 04** Reprendre souffle
- 05** Les mots et les maux
- 06** Le portail magique
- 07** L'Homme de l'Atlantide
- 08** Les familles que l'on retrouve
- 09** Dix-neuf heures quarante
- 10** La Table des Embruns
- 11** Le matin d'après
- 12** La maison pleine
- 13** Une mauvaise comédie romantique
- 14** Respirer
- 15** Rester
- 16** Le temps de choisir
- 17** Nico
- 18** Sous la surface
- 19** Lucia

La lumière

Je me souviens très bien de ce lieu que je vais enfin retrouver.

Les rues pavées, d'abord, étroites et sinueuses, qui semblent avoir été tracées au hasard des siècles. Les murs teintés de jaune apaisant, d'ocre profond et d'orange éclatant, comme si les hommes avaient emprunté leurs couleurs aux fleurs qui se dressent fièrement le long des chemins. Elles débordent des jardins, escaladent les façades, s'échappent des balcons où les anciens boivent leur café jusqu'en fin d'après-midi, assis sur des chaises qu'ils occupent depuis toujours. Ils discutent peu, observent beaucoup et saluent les passants d'un geste de la main.

Ici, personne ne semble véritablement pressé.

C'est une ville de Méditerranée où le soleil a décidé de s'installer et de ne s'absenter que brièvement, lorsque la terre, assoiffée, réclame un peu de pluie. Même alors, il ne part jamais bien loin. Il attend derrière les nuages et revient aussitôt son devoir accompli.

La nature et les constructions humaines s'entendent à merveille. Elles ne se disputent pas le paysage, elles se le partagent. Les maisons de pierre épousent les collines, les chemins contournent les rochers et les arbres poussent là où on leur a laissé une place. Depuis sa fenêtre, on contemple la mer bleue ; depuis la mer, on admire les maisons chaleureuses qui s'étagent sur les hauteurs. Chacune embellit l'autre et il devient difficile de savoir si ce sont les hommes qui ont bâti leur ville autour de la nature ou si la nature, généreuse, avait préparé cet endroit pour eux.

Elle a d'ailleurs particulièrement bien fait les choses.

La côte se replie sur elle-même pour former une anse presque parfaite, un refuge naturel que les anciens n'ont eu qu'à compléter de quelques quais pour y bâtir un petit port de pêche à l'abri des vagues. Les barques y tanguent doucement, attachées les unes aux autres, et leurs coques colorées se reflètent dans une eau que le soleil fait scintiller.

Plus loin, la côte se déchire en une succession de criques de roche et de sable. Certaines sont suffisamment grandes pour accueillir les familles, les parasols et les enfants bruyants ; d'autres ne sont que de minuscules morceaux de plage coincés entre deux falaises, des refuges qu'on croit secrets jusqu'au jour où l'on découvre que tout le village les connaît depuis trois générations.

En allant vers les terres, le relief monte doucement, presque avec délicatesse. Les collines s'élèvent les unes derrière les autres comme les gradins d'un immense théâtre naturel, afin que chacun puisse contempler la même œuvre : la ville, le port et, au-delà, cette étendue bleue qui semble ne jamais finir.

J'ai passé ici mon enfance.

À cette époque, je ne savais évidemment rien de la beauté des lieux. Les enfants sont ainsi : ils grandissent au milieu des trésors en les prenant pour des choses ordinaires.

Pour moi, cette mer n'était pas un paysage. Elle était simplement là

.

Une fois les cours terminés, je jetais mon cartable à la maison et dévalais les pentes qui menaient aux plages en criant, faisant la course avec mes amis, Sandro toujours quelques mètres devant moi et moi jurant qu'il était parti avant le signal. Nous courions jusqu'à sentir nos poumons brûler, puis nous nous débarrassions de nos vêtements et plongeons dans l'eau sans même vérifier sa température.

Il y avait la mer, les jeux, les genoux écorchés, les défis stupides, les journées qui semblaient ne jamais finir. Il y avait la pêche, les premières sorties sans les parents, les marshmallows grillés le soir sur un feu que nous avions toujours beaucoup de mal à allumer et encore plus à éteindre. Il y avait les rires, les disputes oubliées le lendemain, les secrets que nous jurions d'emporter dans nos tombes avant de les raconter à quelqu'un deux jours plus tard.

Il y avait cette merveilleuse insouciance que l'on ne reconnaît qu'une fois qu'on l'a perdue.

Et puis, il y eut elle.

Je me souviens parfaitement du jour où tout a commencé.

Nous étions en classe lorsque la maîtresse posa sa craie, se retourna vers nous et attendit que le silence se fasse.

— Demain, nous accueillerons une nouvelle élève. Je compte sur vous pour être gentils avec elle. Son père est d'ici, mais sa mère est asiatique. Elle vient d'emménager et ne parle pas encore parfaitement notre langue.

Il n'en fallut pas davantage pour provoquer une agitation générale.

Une nouvelle élève.

À notre âge, c'était un événement considérable. Quelqu'un venu d'ailleurs représentait déjà une curiosité ; quelqu'un venu de l'autre bout du monde relevait presque de l'exotisme.

Je me revois encore me tourner vers Sandro, tirer sur mes paupières avec mes index et prendre l'accent asiatique le plus ridicule que mon imagination d'enfant était capable de produire.

— Je ne pa-le bien bien vot' langue !

Sandro éclata de rire.

J'étais très fier de moi.

Il faut dire qu'à cet âge-là, la frontière entre l'humour et la stupidité est encore assez floue.

Le lendemain matin, pourtant, lorsque la porte de la classe s'ouvrit et que je la vis entrer, je ne ris pas.

Je ne tirai pas sur mes yeux.

Je ne regardai même pas Sandro.

Pour la première fois depuis que je le connaissais, je n'avais absolument rien à lui dire.

C'était la première fois que je regardais quelqu'un de cette façon.

Pourtant, des merveilles, j'en avais déjà vues.

J'en avais vu sous l'eau, lorsque je plongeais avec mon masque et que le monde changeait soudain de couleur et devenait silencieux. J'avais observé des bancs de poissons argentés traverser les rayons du soleil, des rochers disparaître sous des tapis d'algues, des créatures minuscules se cacher dans les anfractuosités que moi seul pensais avoir découvertes.

J'avais vu aussi des choses qui serrent le cœur sans faire mal.

Les yeux de ma mère, par exemple, lorsqu'elle me regardait avec cet amour étrange et absolu dont seuls les enfants peuvent profiter sans se demander s'ils le méritent.

Je connaissais donc déjà l'émerveillement. Je connaissais la beauté. Je connaissais même l'amour, à ma façon.

Mais ce matin-là, devant cette classe, c'était un peu de tout cela à la fois.

Elle se tenait parfaitement droite à côté de la maîtresse, face à une trentaine d'enfants qui l'observaient sans aucune discrétion. Elle ne semblait pourtant pas intimidée. Un petit sourire amusé relevait le coin de ses lèvres, comme si elle trouvait la situation plus drôle qu'effrayante.

Elle était à la fois étrangère et familière.

Une enfant d'ici, dont je reconnaissais les traits et les contours, mais que le Bon Dieu semblait avoir pris un peu plus de temps à dessiner.

Peut-être avait-il été particulièrement inspiré ce jour-là.

Il avait légèrement étiré ses yeux pour leur donner une jolie forme d'amande, puis, satisfait de son travail, avait décidé qu'il manquait encore quelque chose. Alors il avait déposé sur ses joues une poignée de taches de rousseur, de minuscules étoiles dispersées au hasard, inspirées des plus belles constellations.

Pour ses cheveux, il avait abandonné les boucles et les vagues qu'il distribuait généreusement aux filles du village. Il les avait lissés jusqu'à ce qu'ils deviennent noirs et brillants, puis les avait laissés tomber sur ses épaules comme deux pans de soie

Je la regardais sans comprendre pourquoi je la regardais autant.

Cette fois-ci c'est Nico, le plus imprévisible d'entre nous, qui me donna un coup de coude.

Je ne réagis pas.

Il recommença, plus fort.

Toujours rien.

Autour de moi, les chaises grinçaient, les enfants chuchotaient, certains riaient déjà. La maîtresse réclamait le silence. Nico essayait probablement de me dire quelque chose d'extrêmement important qui concernait les yeux que je m'étais étirés la veille.

Je n'entendais plus personne.

Le brouhaha de la classe avait été recouvert par un autre bruit.

Celui des battements de mon cœur.

Je ne savais pas encore ce qui m'arrivait. À cet âge-là, on ne possède pas les mots nécessaires pour expliquer certaines choses. On sait quand on a faim, quand on a peur, quand on veut jouer ou quand on est en colère. Mais personne ne nous apprend vraiment à reconnaître l'instant précis où quelqu'un vient, sans prévenir, déranger l'ordre jusque-là parfaitement établi de notre petit univers.

Puis elle se mit à parler.

Sa voix était douce, mais assurée.

— Bonjour, je m'appelle Lucia.

C'est Sandro, lui étouffa un rire à côté de moi.

Cette fois, je l'entendis.

Et, pour une raison que je ne m'expliquais pas encore, je lui donnai un coup de pied sous la table.

À ce bruit, Lucia tourna la tête dans notre direction.

Pendant une fraction de seconde, son regard chercha l'origine du petit remue-ménage et vint se poser sur moi.

Ce fut beaucoup trop.

Je baissai aussitôt la tête vers ma table, avec l'espoir parfaitement absurde qu'en fixant très fort mon cahier, je pourrais devenir invisible. Je sentis mes joues s'échauffer, puis mes oreilles. Je devais être rouge jusqu'au front.

À côté de moi, Sandro resta silencieux quelques secondes.

Lui semblait avoir compris quelque chose qui m'échappait encore.

Il me regarda, regarda Lucia, puis revint vers moi avec l'expression grave d'un médecin qui s'apprête à annoncer une maladie incurable.

— Oh non..., chuchota-t-il.

Je relevai légèrement les yeux.

— Quoi ?

Il secoua lentement la tête.

— Rien.

Mais son sourire disait exactement le contraire.

Devant nous, Lucia reprit comme si rien ne s'était passé :

— Je suis très heureuse de faire partie de votre classe.

Cette fois, je pris le risque de relever la tête.

Elle ne me regardait plus.

Et, étrangement, j'en fus à la fois soulagé et déçu.

Lucia s'intégra rapidement à notre classe.

Elle était curieuse de tout, désireuse d'apprendre et, surtout, semblait posséder une étrange capacité à ne pas s'arrêter aux moqueries. Elles glissaient sur elle sans parvenir à l'atteindre.

Parfois, l'un d'entre nous lançait une stupidité dans l'unique espoir de faire rire les autres. Lucia l'écoutait jusqu'au bout, puis regardait son auteur sans rien dire.

Elle ne riait pas. Elle ne se vexait pas non plus. Elle ne le jugeait même pas.

Elle le regardait.

Peut-être essayait-elle simplement de comprendre.

Toujours est-il que c'était terriblement efficace.

Car, privé de la réaction qu'il espérait, le pauvre imbécile se retrouvait seul face à sa propre imbécillité. Il tentait parfois de prolonger sa plaisanterie, s'enfonçait un peu plus, puis finissait par battre en retraite.

Lucia, elle, lui souriait.

Et quelques jours plus tard, elle en avait fait un allié de plus.

De cette manière, elle désintégra méthodiquement le petit groupe des perturbateurs de la classe sans jamais livrer bataille. Les uns après les autres, ils déposèrent les armes.

Même Sandro et moi finîmes par sortir le drapeau blanc.

Mais ce traître alla beaucoup plus loin.

Un midi, avec le naturel insolent de ceux qui ne mesurent pas la portée de leurs actes, Sandro lui proposa :

— Tu veux venir à la plage avec nous après l'école ?

Je le regardai, horrifié.

C'était mon rôle, ça !

Depuis plusieurs jours, j'imaginai le moment où je lui poserais exactement cette question. J'avais préparé différentes versions, certaines très détachées, d'autres plus subtiles. J'avais même imaginé lui faire croire que toute la classe était invitée avant de découvrir, par un extraordinaire concours de circonstances, que nous ne serions finalement que deux.

Je n'en avais prononcé aucune.

Je n'avais pas su lui demander.

Ou peut-être n'avais-je pas voulu.

Car il existait désormais un danger bien plus grand que celui de recevoir un « non » : celui que les autres comprennent.

Alors, pour ne pas éveiller les soupçons, j'avais adopté la stratégie la plus intelligente qui soit.

Je la fuyais.

Je faisais tout mon possible pour rester loin d'elle, ce qui était d'autant plus compliqué qu'une sorte de main invisible semblait s'amuser à nous rapprocher.

Je la croisais sur le chemin de l'école alors que cela ne m'était jamais arrivé auparavant. Elle apparaissait devant la boulangerie au moment précis où j'en sortais. La maîtresse trouvait parfois judicieux de nous placer dans le même groupe. À la récréation, je me retournais et elle était là.

Chaque fois, mon cœur bondissait de joie.

Et chaque fois, mon courage prenait la fuite.

Moi, Luca !

Moi qui nourrissais les murènes à la main !

Moi qui détenais — selon mes propres statistiques, dont personne n'avait jamais vérifié l'exactitude — plusieurs records d'apnée !

Moi qui plongeais depuis les rochers les plus hauts lorsque les autres, à l'exception bien sûr de Nico, hésitaient encore au bord !

Sous l'eau, j'étais un super-héros.

Je ne craignais ni les profondeurs, ni les poissons, ni les grottes sombres. Je pouvais descendre jusqu'à sentir mes oreilles me faire mal, rester là-dessous jusqu'à ce que mes poumons me supplient de remonter et ressortir en prétendant que j'aurais facilement tenu trente secondes de plus.

Mais il suffisait que Lucia s'approche de moi et dise :

— Salut, Luca.

Et le super-héros disparaissait.

Mes exploits sous-marins ne m'étaient alors d'aucune utilité. Mes jambes devenaient maladroitement, mes mains soudain trop grandes, et les quelques mots que mon cerveau parvenait à fabriquer semblaient se perdre quelque part entre ma gorge et ma bouche.

Il y avait pourtant quelque chose qui aurait dû nous rapprocher.

Nos prénoms.

Luca.

Lucia.

Presque les mêmes.

Elle avait simplement une lettre de plus.

Un « i ».

Celui de l'intrépidité, sans doute.

Elle l'avait reçu.

Pas moi.

J'avais décidé de l'affronter.

Cette terrible timidité. Cet ennemi invisible qui m'avait toujours paru bien trop grand pour mon petit corps d'enfant. Elle se dressait entre Lucia et moi, entre moi et la lumière, et j'avais beau chercher, je ne savais pas comment la vaincre.

Alors j'avais fait ce que je savais faire de mieux.

J'étais allé dans la mer.

Il fallait plonger plus profondément. Nager plus loin. Dépasser le récif, dépasser mes limites, accomplir quelque chose d'assez grand pour que, le lendemain, lorsque Lucia me dirait :

— Salut, Luca.

je sois enfin capable de lui répondre autre chose qu'un sourire idiot.

J'aurais dû comprendre que nous étions allés trop loin lorsque Nico lui-même se mit à trembler.

— C'est bon, Luca, on rentre.

Je continuai de nager.

— Luca... On voit même plus le fond. C'est même plus bleu, là-dessous. Tout est noir.

Je m'arrêtai et retirai mon tuba de ma bouche.

— T'as peur, Nico ?

D'habitude, cette question produisait sur lui un effet immédiat.

« T'as peur ? » était une formule magique.

Il suffisait de la prononcer pour que Nico se mette à sourire et accomplisse dans la seconde quelque chose de parfaitement stupide. Courir pour se jeter à l'eau depuis un improbable précipice, escalader un rocher beaucoup trop haut ou plonger dans une crique sans même savoir ce qui se trouvait dessous.

Mais cette fois, il ne sourit pas.

Il regardait seulement la surface autour de lui. Son visage avait changé.

— Viens, on rentre... Moi, je repars.

J'aurais dû l'écouter.

Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi je ne l'ai pas fait.

Peut-être parce qu'à cet âge-là, je confondais encore le courage avec l'absence de peur.

Peut-être aussi parce que j'avais besoin de rapporter quelque chose de cette plongée.

Une preuve.

— Je ramène une pierre du fond et on rentre.

— Luca...

Je pris une grande inspiration.

Et je plongeai.

Je m'enfonçai dans les ténèbres en palmant de toutes mes forces.

Au début, quelques rayons de soleil m'accompagnèrent. Ils traversaient la surface et descendaient avec moi, de longs traits de lumière qui semblaient vouloir me montrer le chemin.

Puis ils devinrent plus fins.

Plus rares.

Et finirent par disparaître.

Je continuai.

La pression se fit plus forte. Je pinçai mon nez et soufflai pour libérer mes oreilles, comme je l'avais fait des centaines de fois, mais cette fois cela ne suffisait plus. Mes tympanes me faisaient mal. Ma poitrine commençait déjà à réclamer l'air que je lui avais promis.

Je continuai quand même.

Je palmais.

Encore.

Encore un peu.

Le fond n'existait toujours pas.

Pour la première fois de ma vie, sous l'eau, j'eus peur.

Mais je ne voulais pas remonter les mains vides.

Pas maintenant.

Pas après être allé aussi loin.

Alors je me battis contre mon corps, contre mes poumons, contre cette petite voix qui me suppliait de faire demi-tour.

Et enfin, ma main toucha le fond.

Un nuage de sable se souleva autour de moi.

À bout de souffle, presque aveugle, je cherchai quelque chose à saisir. Mes doigts rencontrèrent un objet dur. Je refermai aussitôt la main dessus.

Ce n'était pas une pierre.

C'était un coquillage.

Un très beau coquillage blanc.

Dans l'obscurité qui m'entourait, sa pâleur semblait presque produire sa propre lumière.

Je le serrai dans ma main.

J'avais ma preuve.

Il fallait remonter maintenant.

Je levai les yeux.

Et mon triomphe disparut.

La surface était terriblement loin.

Je me mis à palmer.

Mes poumons brûlaient déjà.

Je remontais aussi vite que possible, mais j'avais l'impression de ne pas avancer. La lumière revenait pourtant, très lentement. D'abord une lueur indistincte, puis un bleu sombre qui s'éclaircissait à mesure que je me rapprochais de la surface.

Mon corps exigeait que j'inspire.

Je serrai les lèvres.

Je palmai plus fort.

C'est à cet instant que je compris.

J'avais affronté le mauvais ennemi.

Mes jambes devenaient lourdes. Mes mouvements perdaient de leur force. La surface était là, au-dessus de moi, suffisamment proche pour que je puisse la voir et pourtant encore terriblement loin.

Je savais que je n'aurais pas assez d'air.

Je le savais avec cette certitude froide qui ne ressemble plus à la peur.

Alors je pensai à ma mère.

Et, sans savoir pourquoi, à Lucia.

Je donnai mes derniers coups de palmes.

Quelque chose apparut au-dessus de moi.

Une silhouette.

Nico.

Il était revenu.

Je distinguai son masque, puis ses yeux derrière la vitre.

Il pleurait.

Et moi, au fond de ma main, je serrais toujours ce petit coquillage blanc.

Assis face à la mer, je me souvins de cet accident survenu il y a plus de quinze ans, nous avions alors 13 ans.

Mes amis m'avaient ramené sur cette même plage de galets.

Je n'avais gardé que des fragments de ce qui s'était passé après ma remontée. Des images décousues, des voix lointaines, des sensations qui, avec le temps, avaient fini par se mélanger aux récits que les autres m'en avaient faits.

Je me souvenais du contact désagréable des galets contre mon dos.
Du soleil sur mon visage.
De quelqu'un qui criait mon prénom.
Puis de l'air.

Cette première inspiration douloureuse, immense, comme si mes poumons avaient soudain voulu aspirer le monde entier.

J'avais peu à peu repris connaissance.

Lorsque j'avais enfin ouvert les yeux, plusieurs visages étaient penchés au-dessus de moi.

Nico pleurait encore. Sandro parlait beaucoup trop fort. D'autres étaient là aussi, certains livides, d'autres incapables de retenir un sourire en comprenant que je respirais de nouveau.

Je pouvais lire dans leurs regards tout ce qu'un enfant de cet âge ne sait pas encore dissimuler : la peur, l'inquiétude, puis cette joie immense et ce soulagement presque euphorique de voir leur ami revenir parmi eux.

Et puis il y avait Lucia.

Elle aussi me regardait.

Mais dans ses yeux, je ne retrouvais rien de tout cela.

Ni soulagement.

Ni joie.

Seulement une étrange curiosité.

Et quelque chose qui ressemblait à de l'incompréhension.

Pendant longtemps, je m'étais demandé pourquoi.

Aujourd'hui, assis devant cette même mer, je me posais encore la question.

Les amis retrouvés

Je baissai les yeux vers les galets et en ramassai un machinalement. Je le fis tourner entre mes doigts.

Tout était encore là.

La plage.

Les rochers.

L'odeur du sel.

Le bruit régulier des vagues qui venaient mourir à quelques mètres de mes pieds.

Le paysage avait à peine changé.

Nous, en revanche...

— Non !

Une voix derrière moi arracha brutalement Lucia à mes souvenirs.

— C'est pas possible ! C'est lui ! L'homme de l'Atlantide !

Je restai immobile une seconde.

L'homme de l'Atlantide.

Personne ne m'avait appelé comme ça depuis bien longtemps.

Je me retournai.

Des yeux verts toujours aussi rieurs.

Des boucles dorées que les années avaient eu la décence d'épargner.

Les mêmes fossettes creusées au milieu des joues.

Et ce petit nez rond dont nous nous étions suffisamment moqués pour qu'il ait, autrefois, essayé de nous convaincre qu'il finirait par grandir avec le reste de son visage.

Raté.

Je le reconnus immédiatement.

Un sourire incontrôlable me monta aux lèvres.

— Putain... Sandro.

Il ouvrit les bras.

Je me relevai d'un bond et parcourus les quelques mètres qui nous séparaient.

Nous nous serrâmes l'un contre l'autre avec cette brutalité affectueuse des hommes qui ne se sont pas vus depuis beaucoup trop longtemps et qui préfèrent manquer de se briser quelques côtes plutôt que de s'avouer qu'ils sont émus.

— Regarde-moi cette gueule ! lança-t-il en me repoussant pour mieux m'observer. Presque trente balais et t'es toujours aussi moche.

— Et toi, ton nez n'a toujours pas poussé, certainement comme le reste des extrémités.

Il porta immédiatement une main à son visage.

— Connard.

Nous éclatâmes de rire.

Et pendant quelques secondes, quelque chose d'étrange se produisit.

Nous n'avions plus presque trente ans.

Nous en avions treize.

Sandro regarda derrière moi, vers la mer.

Son sourire s'atténua légèrement.

— Ça fait bizarre de te revoir ici.

Je suivis son regard.

— Ouais.

Il resta silencieux quelques secondes avant de désigner l'eau du menton.

— T'as quand même choisi exactement l'endroit.

Je savais parfaitement de quel endroit il parlait.

— Je sais.

Sandro me regarda.

Son visage avait vieilli, finalement. Pas énormément. Juste ce qu'il fallait pour que je puisse apercevoir, derrière mon ami d'enfance, l'homme qu'il était devenu.

Puis son éternel sourire revint.

— Bouge ton gros fion, je te paie une bière.

Je souris.

Ça aussi, ça n'avait pas changé.

Sandro avait toujours eu cette étrange capacité à ouvrir une porte sur les choses graves, à regarder quelques secondes ce qui se trouvait derrière, puis à la refermer avant que quiconque ne devienne trop sérieux.

Je jetai un dernier regard vers la mer.

— Je bouge, mes muscles, j'arrive....

Nous commençâmes à remonter la plage.

Après quelques pas, Sandro s'arrêta.

— Au fait...

Je connaissais suffisamment cette intonation pour savoir qu'une connerie allait suivre.

— Quoi ?

Il me regarda avec un sourire immense.

— T'as toujours le coquillage ?

Je cessai de marcher.

« Non, mais c'est pas possible, tu te souviens de tout » dis-je pour éviter de répondre.

La ville avait conservé ses couleurs, ses rues, son ambiance et jusqu'à ce doux parfum que je n'avais jamais réussi à retrouver ailleurs.

Elle avait pourtant changé.

Quelqu'un avait fini par découvrir notre petit paradis et, malgré les efforts désespérés des habitants pour effacer son emplacement de toutes les cartes du globe, les touristes étaient arrivés.

D'abord quelques curieux.

Puis les curieux avaient publié des photos, les photos avaient attiré d'autres curieux et, bientôt, des restaurants pompeux, des bars à la mode et des hôtels aux noms anglais s'étaient forcé une place dans le décor.

Les anciens avaient résisté comme ils avaient pu.

Ils continuaient de boire leur café aux mêmes endroits, sur les mêmes chaises, en observant avec méfiance des gens photographier des façades devant lesquelles eux-mêmes passaient depuis soixante ans sans avoir jamais songé à les trouver remarquables.

Pour Sandro, en revanche, cette invasion constituait une formidable avancée civilisationnelle.

— Tu rigoles ? Avant, t'avais le choix entre les pâtes en sauce de la vieille Carmela et Carbonara de Pepino qui affichait son portrait avec Jules César. Maintenant, on a des sushis.

— Des sushis ?

— Ouais.

Il réfléchit.

— Bon, personne les mange, mais on en a.

Je souris.

Sandro m'entraîna dans l'un de ces nouveaux bars installés face au port. Terrasse en bois, fauteuils confortables, musique suffisamment forte pour paraître moderne mais pas assez pour empêcher les conversations. Le genre d'endroit que nous aurions probablement détesté adolescent et que nous étions désormais bien contents de trouver.

Selon lui, les touristes avaient également apporté un autre avantage considérable : des cohortes de blondes nordiques à forte poitrine venues, à l'en croire, expérimenter la légendaire passion des hommes méditerranéens. Principalement ceux aux yeux verts.

Il leva son verre.

— Santé !

— Santé.

Nos deux verres s'entrechoquèrent.

La première pression disparut en moins de cinq minutes.

La seconde tournée fut pour moi.

Nous avions énormément de choses à nous raconter.

C'était justement le problème.

Au début, nous choisîmes les plus faciles. Les anciens camarades de classe, ceux qui avaient grossi, ceux qui avaient perdu leurs cheveux, ceux qui avaient épousé la personne qu'ils juraient détester enfants. Nous évoquâmes les professeurs, les commerces disparus, les nouvelles constructions, quelques morts des anciens aussi, rapidement, avec cette pudeur maladroite que l'on adopte lorsqu'on ne sait pas encore quelle place donner aux absents.

Mais peu à peu, les silences s'allongèrent.

La balance entre les choses que l'on dit et celles que l'on ne dit pas commença doucement à pencher du mauvais côté.

Sandro jouait avec son verre.

Je savais qu'il avait des questions.

Il savait probablement que j'avais les mêmes.

Alors j'anticipais.

— Tu sais bien ce qui s'est passé.

Il releva les yeux vers moi.

— Ma mère n'en pouvait plus de mon boulet de père. Après mon accident, quelque chose a changé. Je crois qu'elle a compris qu'elle pouvait me perdre et qu'elle ne voulait plus perdre le reste de sa vie avec lui.

Sandro ne plaisanta pas.

— Elle a trouvé le courage de le quitter. Et moi, elle m'a mis dans ses bagages.

— Comme ça ?

— Comme ça.

Je fis tourner mon verre entre mes doigts.

— Direction la ville. La grande. Assez grande pour disparaître dedans mais un peu trop loin de la mer.

Cette dernière phrase resta un instant entre nous.

Sandro regarda machinalement le port.

— Ça a dû te faire bizarre.

— Au début, oui.

Je haussai les épaules.

— Après, on s'habitue à tout. Même à vivre sans voir l'horizon.

Il hocha lentement la tête.

— Tu es devenu dealer ?

Je redressai légèrement les épaules.

— J'ai étudié le droit.

Il éclata de rire.

— Toi ?

— Merci.

— Luca, tu volais les bonbons à l'épicerie de Carmela !

— J'avais neuf ans.

— Tu organisais le trafic dans la cour de récréation.

— J'étais entrepreneur.

— T'étais un délinquant.

— Et maintenant, je les défends, je préférerai en mettre en taule certains mais on me laisse pas le choix.

Il resta une seconde silencieux avant de lever son verre.

— Putain, avocat...

— Depuis quatre ans.

— Ma mère va faire une attaque quand je vais lui dire ça.

— Pourquoi ?

— Elle était persuadée que tu finirais en prison.

— Elle n'était pas la seule.

Nous éclatâmes de rire.

Ça faisait du bien.

Un rire franc, simple, qui pendant quelques secondes effaça les années.

Je bus une gorgée avant de reprendre :

— Je suis revenu aujourd'hui. Je suis arrivé il n'y a même pas une heure.

— Et tu viens directement sur la plage ?

Je regardai mon verre.

— Ouais.

Il comprit que je n'avais pas envie d'en dire davantage.

Pas encore.

Alors il retrouva son sourire.

— Je suis touché. Première heure au pays et tu viens me chercher.

— Absolument pas. J'espérais tomber sur une des jolies filles de notre ancienne classe.

— Ah.

— Mais apparemment, le mauvais sort existe vraiment.

Je levai les yeux vers lui.

— Il m'a fait retomber sur ta tronche.

Sandro sourit.

Puis il prit tranquillement son verre et but une gorgée.

— Une des jolies filles de notre classe...

Il insista étrangement sur les mots.

Je le vis sourire derrière sa bière.

Je connaissais ce sourire.

— Quoi ?

— Rien.

— Sandro.

— J'ai rien dit.

— Mais tu vas le dire.

Il reposa lentement son verre sur la table.

— Tu veux vraiment savoir ce qu'elles sont devenues ?

Je compris immédiatement qu'il ne parlait pas « des filles ».

Il parlait d'une seule.

Et, soudain, malgré les années écoulées, malgré mon costume d'avocat, malgré la barbe qui avait remplacé mon visage d'enfant et toutes les expériences que j'avais accumulées depuis mon départ...

Je redevins exactement le même garçon.

Celui qui nourrissait les murènes à la main mais baissait les yeux chaque fois que Lucia lui disait bonjour.

Je pris mon verre.

— Non.

Sandro sourit.

— menteur.

Je changeai de sujet.

— Je suis revenu pour voir mon père.

Le sourire de Sandro s'effaça légèrement.

— Ton père ?

— Lui-même.

Je bus une gorgée.

— Je ne sais pas pourquoi, mais il m'a appelé il y a quelques jours. Je ne pensais même pas qu'il avait mon numéro. Pour être franc, j'ai surtout été surpris qu'il se souvienne de mon prénom.

Sandro ne rit pas.

Il connaissait suffisamment mon père pour savoir que la plaisanterie n'en était pas vraiment une.

— Il veut me voir. Il est séparé de sa nouvelle compagne et, apparemment, il a soudain découvert qu'il avait un fils. Il m'a invité à passer un peu de temps avec lui.

— Et t'as accepté ?

— Ouais.

— Pourquoi ?

Bonne question.

Je haussai les épaules.

— Aucune idée. Peut-être la curiosité. Peut-être que j'avais envie de vérifier qu'il existe encore.

Je terminai ma bière.

— Ou alors il a appris que je suis devenu avocat, il s' imagine que je suis riche et il va me demander du fric.

— T'es riche ?

— Absolument pas.

— Alors il va être déçu.

— Ça nous fera un point commun.

Cette fois, Sandro sourit.

— Bref, j'ai accepté. Et me voilà ici pour une bonne semaine.

Sandro, qui m'écoutait attentivement jusque-là, cessa soudain de me regarder.

Ses yeux se fixèrent sur quelque chose derrière moi.

Un immense sourire apparut sur son visage.

Puis il leva les deux bras et se mit à faire de grands signes.

— Oh putain...

— Quoi ?

Je me retournai.

Et me retrouvai nez à nez avec Nico.

Ou plutôt avec double Nico.

Il avait toujours les mêmes yeux marrons qui inspiraient immédiatement la sympathie, le même sourire bon enfant et cette expression qui donnait envie de lui faire confiance avant même qu'il ait ouvert la bouche.

Pour tout le reste, en revanche, quelqu'un avait manifestement changé les réglages.

Nico était devenu un ours.

Il dépassait largement le mètre quatre-vingt-dix et ses épaules avaient pris des proportions absurdes. Entre son épaule gauche et son épaule droite, il devait y avoir à peu près la largeur de la table. Une légère couche de graisse recouvrait l'ensemble, mais il suffisait de regarder ses bras pour comprendre qu'en dessous se cachait une quantité assez inquiétante de muscles.

Je le fixai quelques secondes.

— Nico !

Je me levai et me jetai dans ses bras.

Erreur.

Il m'attrapa et me souleva du sol aussi facilement que s'il venait de récupérer une pinte de bière sur le comptoir.

— Luca ! Mon vieux pote !

— Pose-moi, espèce de gorille !

Il me reposa en riant.

Je vous épargne les minutes qui suivirent.

Les insultes affectueuses, les comparaisons physiques, les accusations de dopage et les analyses capillaires.

Non, Nico n'était pas devenu sumo.

Non, je n'étais pas devenu pêcheur de moules.

Et oui, Sandro avait toujours une tête de con.

Sur ce dernier point, nous tombâmes rapidement d'accord à deux contre un.

Nico s'installa avec nous et commanda une bière.

J'appris qu'il était marié, père de famille, agent immobilier et, selon ses propres termes, « un homme sérieux ».

Cette dernière information me parut de loin la plus difficile à croire.

Pourtant, il semblait sincèrement heureux de sa vie.

Il aimait être un bon mari, assumait avec fierté son statut de papa poule et enfilait chaque matin le costume du parfait employé. Il arrivait à l'heure au bureau, travaillait consciencieusement et repartait à la même heure que tout le monde.

En apparence, la bête avait été domestiquée.

Mais je connaissais Nico.

Sous la chemise propre et la vie bien rangée, Hulk dormait toujours.

Comme le résuma parfaitement Sandro :

— Nico, c'est un gros toutou. Tu peux le laisser couché pendant huit heures sans qu'il bouge. Mais lance un os et il traverse l'autoroute pour aller le chercher.

La métaphore était parfaite.

S'il y avait une connerie à faire, Nico pouvait passer vingt minutes à expliquer pourquoi elle était dangereuse, irresponsable et totalement incompatible avec son nouveau statut de père de famille.

Puis il était le premier à la faire.

Il prit une gorgée de bière.

— Je me suis marié avec Nina.

Je faillis avaler de travers.

— Nina ?

— Ouais.

Je connaissais évidemment Nina.

Elle était dans notre école, deux classes au-dessus de nous. Deux années de plus qui, à cet âge-là, représentaient à peu près une génération entière.

Elle était jolie, elle le savait probablement, et de nombreux garçons plus âgés lui tournaient autour.

Quant à nous, elle nous regardait avec la tendresse légèrement condescendante que l'on réserve aux enfants.

Je frappai lentement dans mes mains.

— Joli coup.

Nico gonfla le torse.

— Elle n'a pas pu résister à mon charme.

Sandro éclata de rire.

— Elle a surtout eu peur. Elle avait pas le choix.

— Ferme-la.

— Le string ?

Je regardai Nico.

Puis Sandro.

Puis de nouveau Nico.

Je demandais : « le string ? »

Sandro était déjà hilare.

Un été, Nico avait réussi à se procurer un minuscule string en cuir, sur ses fesses à l'air il avait écrit « NINA » accompagné d'un cœur. Il avait ensuite passé une partie de l'après-midi à défiler devant elle sur la plage avec la subtilité d'un paon en période de reproduction.

Et ce n'était malheureusement pas la tentative de séduction la plus extravagante de son adolescence.

Nico leva les mains.

— J'étais jeune.

— T'étais malade.

— Peu importe. Aujourd'hui, je suis un père de famille sérieux.

Sandro et moi échangeâmes un regard.

— Bien sûr, répondis-je.

Nico se tourna alors vers moi et me détailla de la tête aux pieds.

— Et toi, Luca ? Avec ta tête de beau gosse... On dirait un guitariste de plage qui excite les vieilles touristes.

Je restai silencieux quelques secondes.

— Merci pour cet étrange compliment. Si c'en est un.

— Je veux dire, les femmes ?

— Ah.

Je m'enfonçai légèrement dans mon fauteuil.

— J'ai eu une longue relation avec une fille que j'ai connue à la fac de droit.

— Combien de temps ?

— Presque sept ans.

Nico siffla.

— Et ?

— Terminé le mois dernier.

— Elle t'a surpris avec une autre ?

Je le regardai.

— Je suis pas Sandro !

— Pourquoi c'est toujours moi qui prends ? protesta ce dernier.

— Parce que les statistiques sont contre toi.

Je revins à Nico.

— Non, c'était sérieux. Très sérieux, même. C'était peut-être justement le problème. On est devenus un vieux couple avant d'avoir eu le temps d'en être un jeune.

Ils ne plaisantèrent pas cette fois.

— On s'aimait bien. On s'entendait bien. On ne se disputait presque jamais. On avait un bel appart, des habitudes, nos restaurants, nos séries... Tout fonctionnait parfaitement.

Je marquai une pause.

— Tellement parfaitement qu'un jour, je me suis demandé si j'étais encore amoureux ou simplement très bien organisé.

Nico acquiesça lentement.

— J'avais même envisagé de jouer notre avenir à pile ou face.

— Sérieux ?

— Pile, je l'épouse, on fait un gosse et on voit ce qui se passe. Face, je la quitte.

Sandro me fixa.

— Et t'as lancé la pièce ?

— Non. Mon père a appelé avant.

— T'aurais dû la lancer, dit l'un des deux.

Je souris.

— Le résultat aurait été le même.

Je regardai la mousse descendre lentement le long de mon verre.

— On a fait ça proprement. Très adulte. On s'est assis, on a discuté, pesé le pour et le contre. On s'est rappelé les bons moments. On a eu les larmes aux yeux...

Je souris malgré moi.

— Et à la fin, on s'est presque serré la main pour valider la rupture, comme deux avocats qui viennent enfin de trouver un accord après négociations.

— Romantique, commenta Nico.

— Je te raconte pas le sexe d'adieu.

— Ah !

— Il n'y en a pas eu.

— Encore plus triste.

Je ris et me tournai vers Sandro.

— Et toi, alors ?

— Moi ?

Nico répondit immédiatement à sa place.

— Lui, c'est différent. Il est dans le guide touristique.

— Quel guide touristique ?

Nico prit l'air très sérieux.

— Celui des femmes nordistes qui veulent goûter aux produits locaux.

Sandro leva son majeur.

— Vous êtes juste jaloux.

— De quoi ?

Il passa une main dans ses boucles blondes et prit une pose ridicule.

— Du patrimoine régional.

Je retrouvai immédiatement son sourire d'autrefois.

Sandro n'avait peut-être jamais vraiment quitté notre enfance.

Puis Nico se pencha vers moi.

— Enfin... Il te raconte pas tout.

Le sourire de Sandro disparut.

À peine.

Une seconde, peut-être moins.

Mais je le vis.

— Qu'est-ce qu'il ne me raconte pas ?

Nico ouvrit la bouche.

Sandro lui lança un regard noir et je lus distinctement sur ses lèvres : « Ta gueule. »

— Luca, je suis instructeur de plongée. Ça m'aide à renforcer mon palmarès. Je console ensuite celles qui n'ont pas été émerveillées par les fonds marins.

— OK... Et qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

Au fond de moi, j'avais une bonne idée de la réponse. Je ne savais simplement pas si je devais insister.

— Tu sais, quand tu t'es pris pour Jacques Mayol ?

Il était vraiment prêt à tout pour me faire abandonner mon interrogatoire.

— Qu'est-ce que je dois savoir ?

— La profondeur est incroyable. On y a plongé avec Nico. Il pense avoir retrouvé l'endroit exact. Il y a plus de quarante mètres de fond et le sol est tapissé de magnifiques coquillages blancs. Des lucines.

J'ai cru entendre son nom.

Je ne sais pas quoi répondre.

— Tu aurais dû continuer la plongée. À treize ans, tu nous as sorti une perf de malade.

Je reprends mes esprits.

— Nico, dis-moi...

— Oui... Désolé, Sandro. C'est un bon avocat, je vais parler, dit-il d'un air déterminé.

Sandro, qui avait compris que la digue venait de céder, termina d'un trait le tiers de bière restant dans sa pinte et en recommanda trois autres.

— Il y a environ sept ans, le plongeur chaud lapin que tu vois là était en pleine dépression, enfermé dans sa chambre chez ses parents.

— Non ! dis-je machinalement, en redoutant déjà la suite.

— Si. Il avait le cœur transpercé par des milliers d'oursins.

Une fois éméché, Nico avait tendance à employer des métaphores douteuses.

— Tu connais bien la criminelle. Un indice...

— Lucia...

Son nom m'échappa. Je le prononçai d'une voix monocorde.

— Tu pensais encore à elle ? me demanda Sandro.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demandai-je malgré moi, toujours de cette voix creuse.

Sandro fixa un instant sa bière.

— Je suis tombé sous son charme. Contrairement aux autres, elle ne semblait pas intéressée par mes bouclettes. Mes blagues ne l'amusaient pas non plus, mais moi, je la trouvais de plus en plus jolie.

J'ai tout essayé. Je l'invitais tous les jours au café ou au restaurant. Elle refusait presque toujours, mais parfois, très rarement, elle acceptait.

Alors je lui disais qu'elle me plaisait. Je lui parlais de ses jolis yeux, de son visage d'ange. Ça l'amusait. Elle répondait toujours avec beaucoup d'esprit, mais ça n'avancait pas.

Elle ne voyait pas d'autres garçons, je le savais bien.

J'ai même employé des moyens un peu détournés. Un soir, je lui ai dit :
« Il faut absolument que tu goûtes cette liqueur. »

Elle l'a fait en grimaçant et m'a répondu que c'était très fort et que, si elle soufflait sur la bougie devant elle, c'en était fini de ma jolie coiffure.

Et puis je l'ai embrassée.

On est sortis ensemble.

J'en étais fou amoureux.

Être avec elle, c'était une source de motivation incroyable. Ça donnait l'impression d'avoir décroché la lune et, une seconde plus tard, c'était comme si elle avait repris sa place : très haut, très loin dans le ciel.

Elle ne fait pas d'erreurs. Jamais. Elle ne juge pas non plus, mais elle répond avec un pragmatisme déconcertant. C'est une version améliorée de l'être humain, sauf qu'elle a oublié qu'elle avait un cœur.

C'est un coquillage fermé.

Et puis, au bout de trois ans de relation — trois ans de marathon pour moi —, après avoir fait de la salle comme un malade pour lui offrir des tablettes d'abdos, après avoir bûché mes études d'océanographie pour pouvoir lui parler des merveilles des fonds marins, elle me regarde avec ses yeux toujours aussi beaux et me dit :

« C'est fini, Sandro. On s'arrête là. Ça ne rime à rien. »

Tout s'est effondré.

Tous ces efforts que j'avais faits en pensant pouvoir véritablement me rapprocher d'elle n'avaient servi à rien. J'avais l'impression d'être un loser.

Je lui parlais de la beauté des étoiles, elle me répondait comme un astronome en m'expliquant leur position dans le ciel.

Même ma peine, elle l'analysait.

Introduction, développement, conclusion.

Et la conclusion était toujours tranchante :

« Je ne peux rien faire pour toi. »

J'ai mis plus d'un an à sortir de ce malaise. Plus d'un an à chercher ce qu'il pouvait bien y avoir de si peu intéressant chez moi.

Puis la mer, les sorties et les filles m'ont remis dans la bonne direction, dit-il avec un sourire.

J'avais bu chacune de ses paroles.

Et malgré tout ce qu'il venait de me raconter, malgré ces trois années à courir derrière Lucia, malgré la chute et l'année qu'il lui avait fallu pour s'en relever...

J'aurais tellement aimé avoir été à sa place.

Un coup d'œil à l'horloge me fit sursauter.

19 h 30.

— Merde ! Les gars, je dois aller voir le padré.

Cela faisait presque quatre heures que nous étions dans ce bar.

Quatre heures !

J'avais l'impression de m'être assis quelques minutes plus tôt. Le temps avait filé à une vitesse incroyable, emporté par les souvenirs, les rires et quelques bières supplémentaires dont j'avais cessé de tenir le compte.

Nous convînmes de nous retrouver le lendemain soir chez Pepino pour manger ses légendaires carbonara.

Je m'arrêtai.

— Pepino ? Son petit-fils a repris le restaurant ?

Sandro secoua la tête.

— Non.

— Son arrière-petit-fils ?

— Non plus.

Il sourit.

— C'est toujours lui.

Je les regardai tour à tour.

— Mais Pepino avait déjà au minimum cent ans quand on était gamins !

— Il en a quatre-vingt-dix aujourd'hui, répondit Nico.

— Comment ça, quatre-vingt-dix ?

— Il a rajeuni.

— Ah.

Sandro acquiesça très sérieusement.

— La télé et les guides touristiques en ont fait une star. Ça lui a redonné de la vigueur. Il s'est même remarié.

— Non...

— Si.

— Avec une femme de quel âge ?

Sandro prit quelques secondes pour réfléchir.

— Tu lui demanderas demain.

Je ris en me levant.

Finalement, certaines choses avaient réellement changé dans cette ville.

Pepino, lui, avait simplement refusé de vieillir.

J'étais déjà impatient d'être au lendemain, mais l'heure me rappela que j'avais un autre rendez-vous, nettement moins réjouissant.

Je tentai de régler ma part des consommations.

Impossible.

Nico s'était planté devant la caisse, bras croisés, les muscles saillants, transformant une banale addition en problème de sécurité publique.

— Laisse tomber.

— Nico...

— T'es notre invité.

— J'ai bu la moitié du bar.

— Justement. Tu paieras demain.

J'essayai de contourner l'ours.

Il fit un pas sur le côté.

Je partis sans payer.

Certaines batailles sont perdues d'avance.

Je quittai mes amis et remontai les rues à vive allure.

Plus je m'éloignais du port, plus les touristes disparaissaient. Les enseignes modernes laissèrent progressivement place aux vieilles façades, les terrasses aux petites entrées fleuries et les conversations en anglais aux voix familières des habitants qui s'interpellaient d'une fenêtre à l'autre.

Je n'avais pas besoin de réfléchir au chemin.

Mes jambes s'en souvenaient.

À gauche après la petite fontaine.

Puis la rue qui monte.

Encore à droite.

Et elle apparut.

La maison de mon père

La maison de mon père.

Je m'arrêtai.

Elle était toujours là.

La même façade bleu clair, légèrement passée par le soleil. Les mêmes volets blancs. Le petit balcon du premier étage sur lequel ma mère faisait autrefois sécher le linge.

Je fus surpris de la trouver en si bon état.

Dans mes souvenirs, mon père était capable de laisser une ampoule grillée pendant six mois simplement parce que la changer aurait nécessité de monter sur une chaise. Pourtant, la façade était propre, les volets repeints, les plantes entretenues.

Quelqu'un avait pris soin de cette maison.

Je levai les yeux.

Mon père était assis sur le balcon.

Un verre à la main.

Pendant quelques secondes, aucun de nous ne bougea.

Quinze années nous séparaient et il ne fallait qu'un escalier pour les franchir.

Il finit par lever son verre dans ma direction.

Et sourit.

Mon père.

Il me souriait.

À vrai dire, le simple fait qu'il me salue constituait déjà une évolution considérable par rapport à mes souvenirs.

— Luca ! Monte, filston !

Filston.

Je restai quelques secondes devant la maison.

Ce mot-là aussi était nouveau.

— J'arrive.

Je poussai la porte.

Elle n'était pas fermée à clé.

Évidemment.

Certaines habitudes, elles, n'avaient pas changé.

À peine entré, je m'immobilisai.

L'intérieur était presque exactement tel que je l'avais laissé.

Les mêmes tableaux représentant des fleurs colorées étaient accrochés aux murs. Je me souvenais parfaitement du jour où ma mère les avait choisis. Mon père avait trouvé qu'ils coûtaient trop cher. Elle les avait achetés quand même.

Les petites tables en bois brut étaient toujours là.

Les chaises aux assises de paille tressée aussi.

Même le vieux meuble de l'entrée occupait exactement la même place.

Je passai les doigts sur son plateau.

Pas une poussière.

Tout était remarquablement entretenu.

C'était presque dérangeant.

Comme si la maison avait continué à attendre ses occupants alors que ceux-ci étaient partis depuis longtemps.

Je remarquai une photographie posée sur un meuble.

Ma mère.

Plus jeune.

Elle me tenait dans ses bras. Je devais avoir trois ou quatre ans.

Mon père était à côté de nous.

Nous souriions tous les trois.

Je ne me souvenais pas de ce moment.

Je ne me souvenais même pas avoir un jour formé cette famille-là.

Je détournai les yeux.

— Luca ?

Sa voix descendit de l'étage.

— Ouais, j'arrive.

Je posai la main sur la rampe.

Puis je montai.

Une marche.

Puis une autre.

Mon cœur battait beaucoup trop vite pour un homme qui avait passé les dernières heures à expliquer à ses amis qu'il n'attendait absolument rien de cette rencontre.

Curiosité.

Voilà ce que je m'étais raconté.

J'étais revenu par curiosité.

Parce que mon père m'avait appelé après quinze années de silence et que je voulais comprendre pourquoi.

C'était tout.

Du moins, c'était ce que l'adulte que j'étais devenu voulait croire.

Car quelque part, enfoui sous la colère, les années d'absence et les reproches que j'avais soigneusement rangés dans un coin de ma mémoire, quelque chose d'autre montait cet escalier avec moi.

Un espoir.

Minuscule.

Ridicule.

Presque honteux.

L'espoir du petit garçon que j'avais été.

Celui qui avait attendu des années que son père lui pose une main sur l'épaule.

Qu'il lui demande comment s'était passée sa journée.

Qu'il vienne le voir plonger.

Qu'il lui dise simplement qu'il était fier de lui.

J'avais presque trente ans et ce gamin était encore là.

Manifestement, certaines parties de nous-mêmes refusent de grandir tant qu'elles n'ont pas obtenu ce qu'elles attendaient.

J'arrivai sur le balcon.

Mon père se leva.

Je fus frappé par son apparence.

Il avait vieilli.

Évidemment.

Mais pas de la manière dont je l'avais imaginé.

Dans mes souvenirs, mon père était immense. Large. Solide. Sa seule présence suffisait à remplir une pièce.

L'homme qui se tenait devant moi était plus petit.

Ou peut-être étais-je simplement devenu plus grand.

Ses cheveux très courts aujourd'hui avaient blanchi, son visage s'était creusé et sa peau portait les traces de toutes ces années auxquelles je n'avais pas assisté.

Il me regarda longuement.

Moi aussi.

Nous étions deux hommes qui se connaissaient parfaitement sur une vieille photographie et presque plus du tout dans la réalité.

Puis son visage s'éclaira.

— Luca... Je suis content de te voir.

Sa voix était rauque, plus rauque que dans mes souvenirs.

Je ne savais pas quoi répondre.

Alors il fit quelque chose auquel je ne m'étais absolument pas préparé.
Il s'approcha.

Et me prit dans ses bras.

Mon corps se raidit.

Ses bras m'entourèrent maladroitement, sans doute aussi peu habitués que les miens à ce genre de démonstration.

Je sentis son odeur.

Le savon, mais l'absence de tabac.

Et cette eau de Cologne qu'il utilisait déjà lorsque j'étais enfant.

Pendant une fraction de seconde, les années disparurent.

Puis elles revinrent toutes en même temps.

Je finis par lever les bras et lui rendis son étreinte.

Maladroitement.

— Moi aussi, papa.

Les mot sortirent avant que je puisse le retenir.

Il me serra un peu plus fort.

Puis il me relâcha et posa ses mains sur mes épaules pour m'observer.

— Regarde-toi...

Il sourit.

— T'es devenu un homme.

Je faillis lui répondre que c'était généralement ce qui arrivait aux garçons qu'on ne voyait pas pendant de longues années.

La phrase était prête.

Parfaite.

Assez drôle pour masquer le reproche.

Assez cruelle pour qu'il le comprenne.

Je ne la prononçai pas.

Pas encore.

Mon père désigna la table du balcon.

Deux verres y étaient posés.

Il m'attendait donc vraiment.

— Assieds-toi. J'ai préparé à manger.

Je regardai vers l'intérieur.

— Toi ?

— Quoi, moi ?

— Tu sais cuisiner ?

Il eut un petit rire.

— J'ai appris récemment.

Cette fois, ce fut lui qui laissa les mots flotter entre nous.

Je tirai une chaise et m'assis.

Devant nous, au bout de la rue, on apercevait un morceau de mer.

Mon père remplit mon verre de vin et malgré mon désir de boire de l'eau et de couper avec l'alcool pour ce soir je ne dis rien.

— À ton retour.

Je regardai le liquide, puis son visage.

Je levai mon verre.

— À mon retour.

Nous trinquâmes.

Et pendant que je buvais, une question ne cessait de tourner dans ma tête.

Pourquoi maintenant ?

Nous parlâmes.

Vraiment.

Pour la première fois de ma vie, je crois, mon père et moi eûmes une véritable conversation.

Pas celle d'un adulte qui interroge un enfant sur ses notes ou lui demande de ranger ses affaires. Pas ces quelques phrases pratiques que nous échangeons autrefois parce que nous habitions sous le même toit.

Nous parlâmes de tout et de rien.

Et je découvris quelque chose d'assez déconcertant.

Mon père était drôle.

Pire encore : il avait de l'esprit.

Il racontait bien les histoires, savait rire de lui-même et possédait un sens de la répartie dont j'avais manifestement hérité sans jamais me demander d'où il venait.

À plusieurs reprises, je me surpris à rire franchement.

Et chaque fois, une petite voix au fond de moi semblait protester.

Je n'étais pas venu ici pour passer un bon moment avec lui.

J'étais venu avec des questions.

Pourquoi avait-il été comme ça avec ma mère ?

Pourquoi ne m'avait-il jamais appelé ?

Pourquoi n'avait-il jamais cherché à me revoir ?

Pourquoi maintenant ?

Elles étaient toutes là, soigneusement alignées dans ma tête.

Mais pas ce soir.

Ce soir, pour une fois, mon père et moi étions simplement assis à la même table et nous nous entendions bien.

C'était déjà suffisamment étrange.

Les questions attendraient.

Malgré ses protestations, je l'aidai à débarrasser puis à faire la vaisselle.

— Laisse ça, t'es mon invité.

— Je suis ton fils, pas ton invité.

Il s'arrêta une seconde.

Moi aussi.

Aucun de nous ne releva.

Nous terminâmes la vaisselle.

— Bonne nuit, papa.

— Bonne nuit, Luca.

Je retrouvai ma chambre.

J'ouvris la porte et allumai.

Rien n'avait changé.

Absolument rien.

Le même lit était collé contre le mur. Les mêmes meubles occupaient les mêmes places. Mes anciens posters de footballeurs étaient toujours accrochés, certains légèrement décollés dans les angles. Sur une étagère s'alignaient mes livres sur les poissons, la mer, les requins et toutes ces créatures qui avaient peuplé mon enfance bien davantage que les super-héros.

Je pris l'un d'eux.

Quinze ans de poussière auraient dû le recouvrir.

Il était propre.

Je souris en reconnaissant certains livres plus épais.

Je ne vérifiai pas si quelques-uns dissimulaient encore entre leurs pages des posters soigneusement pliés de femmes nues.

Je savais parfaitement que c'était le cas.

Certains secrets méritent de rester enfouis.

Je me laissai tomber sur le lit.

La journée avait commencé avec la mer, continué avec Sandro et Nico, puis s'était terminée par un dîner presque normal avec un père qui ne l'avait jamais été.

C'était largement suffisant pour aujourd'hui.

Je fermai les yeux.

Et m'endormis presque instantanément.

Reprendre souffle

Le lendemain matin, mon père était parti.

Je trouvai un mot sur la table de la cuisine.

Il m'expliquait qu'il avait des choses à faire et qu'il rentrerait dans la soirée.

À côté, une petite pochette m'attendait.

À l'intérieur : une paire de clés.

Les clés de la maison.

Et quelques billets.

Je les regardai avec incrédulité.

J'avais presque trente ans, j'étais avocat et mon père venait de me laisser de l'argent de poche.

Je remis immédiatement les billets dans la pochette.

Il y avait aussi des croissants.

Du pain encore tiède.

Du beurre.

De la confiture.

Et du café préparé.

Je restai debout au milieu de la cuisine, les clés dans une main et un croissant dans l'autre.

Une seule pensée me vint.

Putain, mais c'est qui, ce mec ?

Et surtout : qu'avait-il fait de mon père ?

Je déjeunai seul avant de prendre mon téléphone.

J'avais prévenu Sandro que, si j'en avais le temps, je passerais à son club de plongée.

Depuis mon accident, j'avais évidemment continué à nager. J'étais même retourné sous l'eau. Mais je n'avais jamais plongé avec des bouteilles.

Lorsque je le lui avais annoncé la veille, il avait ouvert des yeux scandalisés.

— Attends. Monsieur l'Homme de l'Atlantide n'a jamais fait de plongée bouteille ?

— Non.

— Quelle imposture...

— Je faisais de l'apnée.

— Tu faisais surtout n'importe quoi.

Difficile de lui donner tort.

Il m'avait alors exposé son programme.

— D'abord, baptême. Ensuite, quelques plongées tranquilles à cinq ou six mètres. Et quand t'auras arrêté de te prendre pour Jacques Mayol, peut-être que je t'autoriserai à aller ramasser des lucines.

Des lucines.

Ce mot avait réveillé quelque chose dans ma mémoire.

Un petit coquillage blanc serré au creux d'une main d'enfant.

Je n'avais rien dit.

Je retrouvai Sandro en fin de matinée.

Le club était installé à quelques mètres de la plage, dans un petit bâtiment blanc et bleu qui sentait le néoprène, le sel et le matériel humide.

Sandro, lui, était méconnaissable.

Pour la première fois depuis nos retrouvailles, il semblait sérieux.

Il vérifiait le matériel, donnait ses instructions avec précision et répondait patiemment aux questions d'un groupe de touristes sexagénaires venus découvrir les plaisirs sous-marins.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Rien.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— J'essaie de comprendre comment quelqu'un qui a passé son adolescence à sauter de falaises peut aujourd'hui expliquer des règles de sécurité.

— J'ai mûri.

Je le regardai.

— D'accord.

— Va te faire foutre.

Il me tendit une combinaison.

— Enfile ça, Cousteau.

Je passai une excellente journée.

Et je découvris une mer que je connaissais depuis toujours d'une manière complètement différente.

La première inspiration sous l'eau me procura une sensation étrange.

Mon corps me disait de remonter.

Mon cerveau aussi.

Inspirer alors que mon visage était immergé allait à l'encontre de tout ce que j'avais appris enfant.

Puis je respirai.

L'air arriva.

Simplement.

Je restai immobile quelques secondes.

Pour la première fois de ma vie, je pouvais demeurer sous la surface sans lutter contre le temps.

Sans compter.

Sans chercher à battre un record.

Sans attendre que mes poumons commencent à brûler.

Je pouvais simplement respirer.

Et regarder.

Je compris alors que, pendant toute mon enfance, j'avais peut-être davantage défié la mer que je ne l'avais contemplée.

Cette fois, je n'avais rien à lui prouver.

Et elle était encore plus belle ainsi.

J'étais dans mon élément et mon instructeur fut obligé de me dire : demain on passe direct à l'étape supérieur, on plongera à 10 mètres

Le soir venu, je retrouvai Sandro et Nico.

Mais Nico n'était pas seul.

À ses côtés se tenait Nina.

Je la reconnus presque immédiatement.

Elle avait changé, évidemment. Nous avions tous changé. Mais elle possédait toujours ce même regard assuré qui, lorsque nous étions gamins, suffisait à nous rappeler les deux années qui nous séparaient d'elle et qui nous paraissaient alors représenter une éternité.

Nina.

La fille devant laquelle Nico avait autrefois défilé sur la plage dans un minuscule string en cuir avec son prénom et un cœur dessinés sur les fesses.

Et maintenant, sa femme.

Rien que d'y penser, j'avais envie de rire.

Elle s'approcha de moi avec un grand sourire.

— Luca !

— Nina...

Elle m'embrassa chaleureusement.

— Ça alors... L'Homme de l'Atlantide est vraiment revenu.

Je me tournai lentement vers mes deux amis.

— Vous m'aviez promis que ce surnom était mort.

— Certaines légendes sont immortelles, répondit Sandro.

Nina me détailla quelques secondes.

— T'as changé.

— J'espère. J'avais treize ans.

— T'étais plus mignon avant.

— Merci, ça fait plaisir.

Nico passa fièrement un bras autour de ses épaules.

— Et voilà ma femme.

Je regardai Nina.

Puis Nico.

Puis de nouveau Nina.

— Il faut vraiment qu'on parle de tes choix de vie.

— Va te faire foutre, répondit Nico.

Nina éclata de rire.

Je souris.

— Elle n'a pas changé.

— Si, protesta Nico. Avant elle était gentille.

Nina lui tapota affectueusement la joue.

— Et avant, toi, tu te promenais en string sur la plage.

— Putain, Sandro ! Fallait vraiment que tu leur rappelles cette histoire ?

— Je ne leur ai rien rappelé du tout.

Nina leva les yeux au ciel.

— Vous savez que j'ai épousé cet homme malgré ça ?

Je levai mon verre.

— Ça prouve que l'amour existe.

— Ou que la médecine a encore beaucoup de progrès à faire, ajouta Sandro.

Nous trinquâmes.

Les plaisanteries repartirent aussitôt.

Et malgré les années, le mariage de Nico et Nina, leurs enfants, nos métiers, mes quinze années d'absence et tout ce que la vie avait placé entre

les gamins que nous étions et les adultes assis autour de cette table, je ressentis quelque chose que je n'avais plus éprouvé depuis longtemps.

J'étais chez moi.

Je regardai Nico et Nina.

— Il faudra me présenter vos enfants.

Le visage de Nico s'éclaira immédiatement.

— Avec plaisir !

— Attention, intervint Nina. Si tu le lances sur les enfants, on en a pour trois heures.

— N'importe quoi.

Il sortit son téléphone.

— Regarde.

Nina éclata de rire.

— Qu'est-ce que je viens de dire ?

Nico avait déjà ouvert sa galerie et faisait défiler les photos.

Une petite fille apparut à l'écran, les cheveux en bataille, le visage couvert de chocolat.

— Ça, c'est Sofia. Six ans.

Il passa à la suivante.

Un petit garçon dormait dans une position improbable, la moitié du corps hors de son lit.

— Et Matteo. Quatre ans.

Je souris.

Il n'avait pas menti.

Nico était devenu un papa poule.

Et le plus étonnant était peut-être de constater à quel point ce rôle semblait lui aller naturellement.

— Ils sont beaux.

— Normal, répondit-il. Regarde le père.

Nina lui prit le téléphone des mains.

— Regarde plutôt la mère.

— Faudra vraiment que je les rencontre.

— Bien sûr. Ils sont à la maison, répondit Nina. Gardés en ce moment même par la meilleure baby-sitter du monde.

— Ah oui ?

— Oui. On exploite honteusement sa gentillesse depuis des années.

Je souris.

— Famille ?

— Pas exactement.

Elle prit son verre.

Et sans que je sache pourquoi, avant même qu'elle prononce son nom, je pensai à elle.

Lucia.

Ce fut immédiat.

Comme si, depuis mon retour, son souvenir attendait derrière chacune des portes que j'ouvrais.

Nina poursuivit naturellement :

— Tu te souviens de Lucia ?

Je sentis quelque chose se contracter légèrement dans ma poitrine.

Presque rien.

Une réaction suffisamment discrète pour tromper n'importe qui.

Sauf les deux imbéciles assis en face de moi.

Je le vis immédiatement à leurs têtes.

Sandro avait cessé de boire.

Nico regardait soudain son verre avec beaucoup trop d'intérêt.

— Oui, répondis-je simplement.

Oui.

Évidemment que je me souvenais de Lucia.

Je me souvenais de ses yeux en amande.

De ses taches de rousseur.

De ses cheveux qui tombaient droit sur ses épaules.

De sa façon de regarder les idiots jusqu'à ce qu'ils prennent eux-mêmes conscience de leur stupidité.

Je me souvenais d'un petit coquillage blanc.

Je me souvenais surtout de beaucoup trop de choses pour un homme qui venait de répondre seulement « oui ».

Nina, elle, ne sembla rien remarquer.

Ou eut la délicatesse de faire semblant.

— Elle est chez nous ce soir.

Je portai mon verre à mes lèvres.

Il était vide.

Je bus quand même.

— Ah.

Magnifique, Luca.

Presque trente ans, des années d'études, avocat, capable de plaider devant des inconnus et de construire une argumentation pendant des heures.

Lucia était à quelques rues de moi et mon vocabulaire venait de se réduire à deux lettres.

Ah.

Sandro baissa la tête pour dissimuler un sourire.

Je l'ignorai.

— J'imaginai qu'elle n'habitait plus ici, ajoutai-je.

Mensonge.

J'avais espéré exactement le contraire.

Depuis que j'étais arrivé, chaque visage féminin aperçu au détour d'une rue avait réveillé la même attente ridicule. À plusieurs reprises, je m'étais

retourné sur une silhouette, une chevelure sombre, une démarche qui pouvait vaguement ressembler à la sienne.

Mais je n'allais certainement pas leur avouer ça.

— Non, répondit Nina. Elle n'est jamais vraiment partie.

Cette phrase me fit relever les yeux.

— Jamais ?

— Pour ses études, si. Quelques années. Mais elle est revenue.

— Elle fait quoi ?

Nina sourit.

— Prof.

Je restai silencieux une seconde.

— Prof ?

— Dans notre ancien collège.

Cette fois, je souris.

Je ne sais pas pourquoi, mais cela ne m'étonnait pas.

La petite fille curieuse qui observait les autres sans les juger, qui semblait toujours chercher à comprendre plutôt qu'à répondre, était devenue enseignante.

Cela lui ressemblait.

— Et apparemment, elle est excellente, poursuivit Nina. Les parents se battent presque pour que leurs enfants soient dans sa classe. On dit qu'elle arrive à faire progresser même ceux dont personne ne sait quoi faire.

Nico acquiesça.

— Sofia veut absolument l'avoir quand elle sera grande.

— Elle l'adore, confirma Nina. Tous les enfants l'adorent.

Je fis tourner mon verre vide entre mes doigts.

— Ça ne m'étonne pas.

Sandro releva immédiatement les yeux vers moi.

Je lui lançai un regard qui lui conseillait vivement de ne faire aucun commentaire.

Pour une fois, il obéit.

— Franchement, continua Nina, je ne sais pas ce qu'elle fait encore dans ce patelin. Elle pourrait travailler dans une grande école, n'importe où. Elle est brillante. Elle devrait voir plus grand.

— Peut-être qu'elle aime être ici.

Ma réponse était sortie un peu trop rapidement.

Nina haussa les épaules.

— Peut-être.

Elle but une gorgée.

— Faudrait lui demander.

Je hochai la tête avec un détachement admirable.

— Peut-être.

Un silence suivit.

Je regardai Sandro.

Il regardait Nico.

Nico regardait Nina.

Nina nous regardait tous les trois.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Rien, répondîmes-nous en chœur.

Elle fronça les sourcils.

Puis son visage s'éclaira.

Elle me regarda.

Regarda Sandro.

Puis Nico.

— Attendez...

— Nina, intervint immédiatement Nico.

Trop tard.

Elle posa lentement son verre.

— Oh mon Dieu.

Je fermai les yeux.

— Quoi ? demandai-je.

Elle pointa un doigt vers moi.

— Toi et Lucia.

— Il n'y a jamais eu de « moi et Lucia ».

— Justement ! s'exclama Sandro.

Je tournai la tête vers lui.

— Toi, ferme-la.

Il éclata de rire.

Nina semblait soudain avoir découvert un trésor archéologique.

— Mais oui ! Maintenant je me souviens !

— Il n'y a rien à se souvenir.

— T'étais amoureux d'elle !

— J'avais pas plus de douze ans.

— T'étais complètement amoureux d'elle !

— J'étais petit, répétais-je.

Nico leva sa bière.

— Pour sa défense, il était très amoureux.

— Merci, Nico.

— De rien.

Nina riait maintenant franchement.

— Mais c'est adorable !

— Non. Ce qui serait adorable, ce serait qu'on change de sujet.

— Tu rougissais dès qu'elle te parlait, ajouta Sandro.

— Je vais te tuer.

— Comme maintenant, remarqua Nico.

Je portai instinctivement une main à ma joue.

Erreur.

Ils explosèrent de rire.

— Je ne rougis pas.

— Bien sûr que non, répondit Nina.

Je levai les yeux au ciel.

Quinze ans.

Il m'avait fallu quinze ans pour devenir un adulte indépendant, obtenir un diplôme, construire une carrière, vivre une longue relation et apprendre à affronter à peu près n'importe quelle situation avec suffisamment d'assurance.

Et il avait suffi de prononcer un prénom pour anéantir tous ces progrès.
Lucia.

Nina récupéra son téléphone posé sur la table.

— On peut passer à la maison après le restaurant, si tu veux.

Je la regardai.

— Pourquoi ?

Elle me fixa, incrédule.

— Pour voir les enfants.

— Ah oui. Les enfants.

Sandro se mordit la lèvre.

Je lui donnai un coup de pied sous la table.

Exactement comme je le fis ce fameux jour-là.

Ce n'était pas le moment.

Pas ce soir.

J'avais bu quelques bières, passé la journée sous l'eau et remué suffisamment de souvenirs pour une seule journée.

Et puis je n'allais certainement pas débarquer chez Nico sous prétexte de rencontrer ses enfants alors que nous savions tous parfaitement pourquoi j'aurais accepté l'invitation.

J'avais encore un peu de dignité.

— Je vais rentrer voir mon père.

Nina me regarda avec un petit sourire.

— Bien sûr.

Je n'aimais pas du tout la façon dont elle avait prononcé ces deux mots.

— Quoi, « bien sûr » ?

— Rien.

Encore ce foutu « rien ».

Je me levai et m'apprêtais à sortir ou plutôt fuir.

Sandro acquiesça gravement.

— T'as raison. Prépare-toi psychologiquement.

— À quoi ?

Il posa une main sur mon épaule.

— Luca, en tant qu'ami, je dois te prévenir à nouveau.

— Je t'écoute.

— Je t'ai fait profiter de mon expérience personnelle...

— Quelle expérience ?

— Peu importe. Si jamais tu essaies quelque chose avec Lucia, assure-toi d'avoir un gilet pare-balles, un casque de chantier et d'être capable de lutter à armes égales avec Steven Seagal.

Je le regardai.

— Steven Seagal ?

— Le jeune Steven Seagal celui qui butte une armée de terroristes avec un stylo bille pour seule arme. Pas celui de maintenant.

— Ah. Évidemment.

Il hocha gravement la tête.

— Sinon, on te ramassera un matin sur la plage avec les coquillages.

Nico éclata de rire.

Nina, elle, donna un coup sur le bras de Sandro.

— Arrête de raconter n'importe quoi.

— Je le préviens.

— De quoi ?

Sandro ouvrit la bouche.

Nina le regarda.

Il la referma.

— Voilà, conclus-je. Sur ces précieuses informations, je vais partir.

Cette fois, j'étais déterminé à payer.

Après l'humiliation de la veille, où Nico avait utilisé ses quatre-vingt-quinze kilos pour m'interdire physiquement l'accès à la caisse, je me démenai suffisamment pour obtenir le droit de régler quelque chose.

La négociation fut longue.

Nico voulait tout payer.

Sandro estimait que celui qui invitait ne devait rien payer, même si personne ne savait précisément qui avait invité qui.

Nina réclamait simplement que nous arrêtions de nous comporter comme des idiots.

Au terme de plusieurs minutes de pourparlers dignes de mon cabinet, j'obtins finalement un accord.

Je pouvais payer ma part.

Rien de plus.

Une défaite juridique humiliante, mais j'acceptai le compromis.

Alors que je m'apprêtais à partir, une voix s'éleva derrière moi.

— Le petit Luca !

Je me retournai.

Pepino avançait vers moi, les bras grands ouverts.

Je le regardai avec émerveillement.

L'homme était effectivement toujours vivant.

Et, plus incroyable encore, il semblait en excellente forme.

Un peu voûté, certes, le visage parcouru de rides profondes, mais avec des yeux noirs pétillants et une énergie qui rendait crédible la théorie de Sandro selon laquelle il rajeunissait.

Il me prit dans ses bras.

— Le petit Luca ! répéta-t-il. Je me souviens de toi !

— Maître Pepino...

Il me repoussa légèrement pour mieux m'observer.

— Toi, tu venais dans ma cuisine voler le parmesan !

Je fronçai les sourcils.

— Moi ?

— Toi !

Je cherchai dans ma mémoire.

Rien.

— Je ne m'en souviens absolument pas, Maître Pepino.

— Parce que les criminels oublient toujours leurs crimes.

— Je suis avocat maintenant.

Il ouvrit de grands yeux.

— Ah ! Tu vois ! Tu as continué dans le crime !

Tout le monde éclata de rire.

Je posai une main sur son épaule.

— En tout cas, vous êtes encore plus beau gosse qu'avant.

Il passa immédiatement une main dans les quelques cheveux blancs qui lui restaient.

— Encore plus ?

— Incontestablement.

— Haha !

Il rit de bon cœur.

— Je dois répondre aux attentes de mes admiratrices.

— On m'a dit que vous vous étiez remarié.

Son torse se gonfla aussitôt.

— Une femme magnifique.

— Quel âge ?

Il plissa les yeux.

— Ça ne te regarde pas.

Nouveau rire général.

Puis, presque imperceptiblement, son expression changea.

Son regard resta posé sur moi, mais son sourire s'effaça.

— Et ton père ?

La question était simple.

Le ton l'était moins.

— Il va bien.

Pepino me fixa une seconde de trop.

— Il va bien ? répéta-t-il.

— Oui. Très bien, même.

Je souris.

— Enfin... je crois. Je viens juste de le retrouver.

Pepino hocha lentement la tête.

— Tant mieux.

Puis son sourire revint.

— Tant mieux, petit Luca.

Sur le moment, je n'y prêtai pas davantage attention.

J'embrassai Nina, donnai une accolade à Nico, puis à Sandro.

— Demain ?

— Demain, confirma Nico.

Je saluai également Pepino et les membres de sa famille qui travaillaient encore dans le restaurant.

Puis je pris le chemin de la maison.

La nuit était douce.

Les rues s'étaient vidées d'une partie des touristes et la ville retrouvait peu à peu le visage que je lui connaissais. Les fenêtres étaient ouvertes, les conversations s'échappaient des maisons et quelque part, derrière moi, quelqu'un riait encore sur une terrasse.

Je marchais lentement.

J'aurais pu aller chez Nico.

Il aurait suffi de dire oui.

Quelques rues, peut-être dix minutes de marche, et je l'aurais revue.

Lucia.

Il y a si longtemps que je n'ai pas entendu sa voix.

Je glissai les mains dans mes poches.

Non.

Ce n'était pas le moment.

Je préférais retrouver mon père.

C'était assez amusant, finalement.

À treize ans, j'aurais probablement plongé au fond de la mer pour avoir une chance d'approcher Lucia.

À vingt-huit, je prenais la fuite pour aller passer la soirée avec mon père.

Je ne savais pas si cela signifiait que j'avais mûri.

Mais j'en doutais fortement.

Les mots et les maux

Lorsque j'arrivai devant la maison, mon père était installé sur le balcon, exactement comme la veille.

Un verre devant lui.

La lumière allumée derrière son dos.

Pendant quelques secondes, j'eus l'étrange impression que cette image m'avait attendu pendant quinze ans.

Puis je l'entendis tousser.

Une toux sèche, profonde, qui sembla lui arracher quelque chose à l'intérieur.

Il posa une main devant sa bouche et attendit quelques secondes avant de reprendre son souffle.

— Luca ! Entre, je t'attendais.

Je poussai la porte et montai.

— Désolé, papa. J'étais chez Pepino.

— Tu me l'avais dit. Ne t'en fais pas.

Je m'approchai.

Cette fois, je l'entendis.

Vraiment.

Sa voix n'était pas seulement rauque comme je l'avais cru la veille. Elle produisait par moments une sorte de résonance métallique, un son forcé, fragile, comme si chaque phrase devait franchir un obstacle avant de sortir de sa gorge.

Et derrière cette voix, il y avait de la douleur.

Je repensai immédiatement au regard de Pepino.

Et ton père, il va bien ?

— Papa...

— Oui ?

— Ta voix...

Son sourire disparut.

Il baissa les yeux vers son verre.

— Assieds-toi.

Je ne bougeai pas.

— Qu'est-ce que t'as ?

— Assieds-toi, Luca.

Cette fois, je m'exécutai.

Il prit place en face de moi.

Quelques secondes passèrent.

La mer était invisible depuis le balcon à cette heure-ci, mais je pouvais l'entendre au loin.

Mon père inspira profondément.

— Après le départ de ta mère, je me suis retrouvé seul.

Je ne répondis pas.

— Je ne savais rien faire. Absolument rien. C'est ridicule quand j'y pense. J'étais un homme adulte et j'étais incapable de m'occuper de moi-même.

Il eut un petit rire sans joie.

— La maison est devenue un foutoir. Je mangeais n'importe quoi. Je ne dormais plus correctement. Je travaillais dans l'administration à l'époque, tu te souviens ?

— Vaguement.

— J'ai fini par me mettre en arrêt maladie.

Il regarda autour de lui.

— Je déprimais ici.

Une partie de moi eut envie de lui répondre qu'il l'avait bien cherché.

Je ne dis rien.

— Quelques années plus tard, j'ai reçu une lettre de l'administration. Une succession.

Il s'arrêta.

— Mon père était mort.

Je fronçai les sourcils.

Mon grand-père.

Un personnage qui, dans mon histoire familiale, avait toujours davantage ressemblé à une absence qu'à un être humain.

— Celui que je n'ai jamais connu ?

— Celui-là.

Mon père hocha lentement la tête.

— Il m'avait laissé une somme importante. Très importante, même. Et une propriété à une cinquantaine de kilomètres d'ici.

— Une propriété ?

— Oui.

Il eut un sourire amer.

— Et c'est là que j'ai découvert que ce père dont je ne savais pratiquement rien vivait depuis plus de vingt ans à une heure de route de chez moi.

Je restai silencieux.

— Une putain d'heure, Luca.

Sa voix se brisa légèrement.

— Pendant toutes ces années.

Il passa une main sur son visage.

— Après la mort de ma mère, il avait disparu. Je ne savais pas où il était. Je ne savais même pas s'il était encore en vie. Et lui... il était là.

Il tapota la poche de sa chemise, juste au-dessus de son cœur.

— Avec les documents de succession, il y avait ça.

Il en sortit un morceau de papier soigneusement plié.

À la manière dont il le manipulait, je compris qu'il avait dû l'ouvrir des centaines de fois.

Il me le tendit.

Le papier était usé au niveau des plis.

Quelques mots y avaient été griffonnés d'une écriture tremblante.

Pardonne-moi, mon fils.

Je t'ai toujours aimé.

Je les lus une première fois.

Puis une deuxième.

Lorsque je relevai les yeux, mon père pleurait.

Je crois que ce fut la première fois de ma vie que je le vis pleurer.

— Tu sais ce que j'ai ressenti en lisant ça ?

Je secouai la tête.

— De la haine.

Il récupéra doucement la lettre.

— J'ai détesté ce vieux con.

Ses doigts tremblaient.

— « Je t'ai toujours aimé. » Super.

Il eut un rire amer.

— Ça veut dire quoi, ça, Luca ?

Je ne répondis pas.

— L'amour, ça ne s'écrit pas sur un morceau de papier quand on est mort.

Ça se transmet. Ça se montre. Ça se prouve. Ça se dit quand la personne est encore là pour l'entendre.

Sa voix monta légèrement avant de céder sous une nouvelle quinte de toux.

J'allais me lever.

Il leva la main.

— Ça va.

Il but un peu d'eau.

Puis il reprit plus doucement :

— Et c'est là que j'ai compris quelque chose d'encore pire.

Il me regarda.

— J'étais devenu exactement comme lui.

Je cessai de respirer une seconde.

— J'avais un fils.

Il posa la lettre sur la table.

— Un fils que j'aimais.

Ses yeux rencontrèrent les miens.

— Que j'ai toujours aimé.

Je baissai le regard.

Ces mots-là étaient plus difficiles à recevoir que je ne l'aurais imaginé.

— Mais qu'est-ce que ça changeait pour toi ?

Il secoua la tête.

— Rien.

Le silence s'installa entre nous.

— Je t'aimais dans ma tête, Luca. C'était pratique. Ça ne demandait aucun effort.

Sa voix devint plus faible.

— Mais dehors... dehors, j'étais incapable de te le montrer. Je ne te parlais pas. Je ne t'expliquais rien. Je te laissais croire que tu m'ennuyais, que tu étais un poids...

Il avala difficilement sa salive.

— Exactement comme lui.

Je regardai la petite feuille posée entre nous.

Deux générations résumées en quelques mots.

Et peut-être une troisième assise autour de la même table.

Mon père poursuivit :

— Alors je suis allé voir sa maison.

Il y était d'abord allé par colère.

Il voulait comprendre.

Comment cet homme avait-il vécu ? Avec qui ? Pourquoi si près ? Pourquoi n'était-il jamais venu frapper à sa porte ?

Il avait fouillé dans ses affaires, ouvert les tiroirs, lu ses lettres, regardé ses photographies.

— J'essayais de reconstituer un homme à partir de ce qu'il avait laissé derrière lui. Comme un puzzle dont il manque la moitié des pièces.

Il trouvait une réponse.

Elle faisait naître deux nouvelles questions.

Puis, un jour, il avait découvert un album.

— Il était emballé dans du tissu, au fond d'une armoire.

Mon père sourit tristement.

— Il y avait des photos de ta mère. De toi. De moi.

Je relevai brusquement les yeux.

— De nous ?

— Oui.

Il ignorait comment son père les avait obtenues.

Certaines avaient été prises de loin. D'autres semblaient avoir été récupérées auprès de connaissances ou de membres éloignés de la famille.

Sous chacune, son grand-père avait soigneusement inscrit une date.

Un lieu.

Un âge.

Mon fils.

Ma belle-fille.

Mon petit-fils, Luca, huit ans.

— Il savait même ton âge.

Mon père regardait le vide devant lui.

— Cet homme connaissait ton prénom. Il savait où tu vivais. Il savait à quoi tu ressemblais.

Sa mâchoire se contracta.

— Il nous regardait vivre sur des photos.

Je compris soudain ce qui avait été insupportable pour lui.

— Et il n'est jamais venu.

— Jamais.

Il se tut.

— Je crois qu'il nous aimait vraiment, Luca.

Il prit la lettre.

— C'est peut-être ça, le pire.

Je regardai mon père.

Pour la première fois, je commençais à comprendre quelque chose que je n'avais jamais envisagé.

On pouvait aimer quelqu'un et lui faire énormément de mal.

Non pas malgré cet amour.

Mais parce qu'on s'imaginait, à tort, que le ressentir suffisait.

— Je me suis dit que je ne voulais pas mourir comme lui, poursuivit mon père. Dans une maison remplie de photographies des gens que j'avais été trop lâche pour aller voir.

Il vendit la propriété.

Il vida les pièces, conserva quelques souvenirs, donna ce qui pouvait l'être et brûla certaines choses dont il ne voulait plus.

Puis Irina apparut.

À ce moment de son récit, quelque chose changea sur son visage.

Presque un sourire.

— Irina ?

— Une femme complètement cinglée.

Je souris.

— D'accord.

— Enfin, c'est ce que j'ai pensé la première fois.

Elle était venue visiter la propriété.

Mon père me la décrivit avec ses vêtements amples en lin, ses cheveux mal coiffés et ce visage qui, selon lui, « avait beaucoup trop de charme pour être aussi mal entretenu ».

— Ça te ressemble bien de penser ça.

— J'étais con.

— Tu l'es peut-être encore.

Il sourit.

— Probablement.

Lorsqu'elle lui avait demandé le prix, mon père avait volontairement annoncé la somme sans précaution, persuadé que cela suffirait à écourter la visite.

— C'est une grande propriété, lui avais-je dit. Une très belle demeure.

Irina avait simplement regardé autour d'elle.

— Elle m'intéresse.

Puis elle avait ajouté :

— Mais il faudra d'abord la libérer de ses émotions.

Je regardai mon père.

— Sérieusement ?

— Mot pour mot.

— Et tu ne l'as pas mise dehors ?

— J'ai failli.

Les banques, cependant, connaissaient Irina. Sa situation financière était parfaitement saine. Elle avait les moyens d'acheter.

Et détail suffisamment improbable pour que mon père y voie aujourd'hui un clin d'œil du destin : elle portait le même prénom que sa mère.

Irina.

— Et elle avait trois ans de plus que moi.

— Pourquoi tu précises ça ?

— Parce qu'elle me le rappelait chaque fois que je faisais le malin.

Je ris.

Ils se revirent.

D'abord pour la vente.

Puis sans véritable raison.

Irina brûlait de l'encens dans la maison, ouvrait les fenêtres, déplaçait certains objets, restait parfois assise en silence pendant une heure.

— Je pensais que tout ça était du folklore.

— Et maintenant ?

Il réfléchit.

— Maintenant, je ne sais pas.

Cette réponse me plut davantage que toutes les certitudes qu'il aurait pu me donner.

— Je ne sais pas si elle libérait les émotions de la maison. Mais moi, quand elle partait, je me sentais plus léger.

Il commença à cuisiner.

À nettoyer.

À sortir.

À parler aux voisins.

À s'intéresser aux autres.

Et surtout, Irina lui apprit à rester silencieux autrement qu'il ne l'avait toujours fait.

— Elle m'a appris à méditer.

Je faillis rire.

Mon père le vit.

— Je sais.

— Toi ?

— Moi.

— Méditer ?

— Ferme-la.

Je souris.

— Désolé.

Au cours de ces méditations, Irina lui demandait de parcourir mentalement son corps, d'en observer les tensions, les douleurs, les sensations qu'il ignorait habituellement.

Et il revenait toujours au même endroit.

Sa gorge.

— Comme un nœud.

Il posa deux doigts sur son cou.

— Comme si quelque chose empêchait les mots de sortir.

Irina y voyait le symbole de toutes les choses qu'il n'avait jamais dites aux personnes qu'il aimait.

— Elle me répétait qu'il fallait faire sortir les mots... et les maux.

— C'est un peu facile.

— Je lui ai dit la même chose.

Il sourit.

— Mais ça m'est resté.

Puis son expression redevint grave.

— Seulement, je voulais aussi l'avis de quelqu'un qui avait fait médecine.

Cette fois, je compris avant qu'il poursuive.

Mon regard se posa sur sa gorge.

— Papa...

— Cancer.

Le mot tomba entre nous.

Simple.

Brutal.

— De la gorge.

Je sentis mon ventre se contracter.

— Depuis combien de temps ?

— Un moment.

— Et maintenant ?

Il détourna les yeux.

— Au début, le pronostic était mauvais. Très mauvais.

— C'est-à-dire ?

Il prit une inspiration.

— On m'avait parlé d'un an.

Je me levai brusquement.

— Un an ?

— Luca...

— Et tu me racontes ça maintenant ?

— Assieds-toi.

— Non !

Toute la colère que j'avais soigneusement contenue depuis mon arrivée remonta d'un coup.

— Tu m'appelles après quinze ans, je traverse la moitié du pays, j'arrive ici, tu me fais à manger, tu me laisses des croissants comme si on avait toujours été une putain de famille normale et maintenant tu m'annonces que tu as un cancer ?

Il me regarda sans répondre.

— Tu vas mourir ?

Voilà.

La véritable question.

Elle était sortie beaucoup plus fragile que tout le reste.

Mon père attendit avant de répondre.

— Pas demain.

— C'est pas ce que je t'ai demandé.

— Je sais.

Il m'invita de nouveau à m'asseoir.

Cette fois, je le fis.

— J'ai suivi les traitements proposés par les médecins. Ça a été difficile. Il y a eu des périodes où je ne pouvais presque plus parler. J'ai perdu mes cheveux, beaucoup de poids, toute mon énergie, contre leur avis j'ai demandé à les alléger.

Il passa une main sur son crâne désormais recouvert de cheveux gris.

— Mais j'ai répondu bien mieux qu'on ne l'espérait.

Je respirai enfin.

— Tu es en rémission ?

— Pas complètement. Les médecins restent prudents. Je continue à être suivi et traité. Mais je suis encore là, bien au-delà de ce qu'on m'avait annoncé au départ.

Je hochai lentement la tête.

Irina, de son côté, l'avait accompagné autrement.

Elle l'avait aidé à modifier son alimentation, à méditer, à marcher, à écrire, à mettre des mots sur ce qu'il ressentait. Pas pour remplacer les médecins, mais pour l'aider à supporter ce que la maladie et les traitements faisaient à son corps et à son esprit.

Lorsqu'il avait perdu presque entièrement sa voix, mon père avait commencé à écrire.

Tout.

Sa colère.

Ses regrets.

Son enfance.

Son père.

Ma mère.

Moi.

Surtout moi.

— Au début, je n'arrivais même pas à écrire ton prénom.

Je baissai les yeux.

— Puis je remplissais des pages entières.

Il sourit.

— Et quand ma voix a commencé à revenir, j'ai essayé de dire à haute voix ce que j'avais écrit.

Il posa une main sur sa gorge.

— Petit à petit.

Un mot.

Puis une phrase.

Puis davantage.

Irina était devenue sa compagne sans qu'ils aient jamais vraiment décidé de l'être.

Elle venait ici.

Lui allait chez elle, dans cette maison qui avait autrefois appartenu à son père et qui était désormais complètement devenue la sienne.

Les gens du village les avaient rapidement mariés sans leur demander leur avis.

— Donc ta « nouvelle femme »...

— N'a jamais été ma femme.

— Au téléphone tu m'as dit que tu étais séparé maintenant.

— Je ne sais pas vraiment.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

Il regarda vers la rue.

— Tous les soirs, je lui parlais de toi.

Sa voix trembla.

— Au début, c'était difficile. Puis de moins en moins. Je lui racontais des souvenirs. Des choses dont je n'étais pas fier. Les fois où j'aurais dû te parler et où je ne l'ai pas fait. Les moments où tu venais vers moi et où je te repoussais.

Je ne dis rien.

— Jusqu'au jour où j'ai réussi à lui dire que je voulais t'appeler.

Il sourit faiblement.

— Elle m'a répondu : « Alors appelle-le. »

— Et tu l'as fait.

— Pas tout de suite.

— Évidemment.

Il rit.

— Il m'a encore fallu trois semaines.

Puis son sourire disparut.

— Et quand je l'ai finalement fait... Irina est partie.

Je fronçai les sourcils.

— Partie ?

— Chez elle.

— Pourquoi ?

— Elle ne me l'a pas vraiment expliqué.

— Vous vous êtes disputés ?

— Non.

— Elle t'a quitté ?

Il réfléchit.

— Peut-être.

Cette réponse m'agaça.

— Papa, on peut difficilement ne pas savoir si quelqu'un nous quitte.

Il eut un sourire triste.

— Tu serais surpris.

Il regarda la rue en contrebas.

— Elle est rentrée chez elle ce soir-là.

— Et ?

— Et elle n'est pas revenue depuis.

— Ça fait combien de temps ?

Mon père tourna son verre entre ses doigts.

— Le jour où je t'ai appelé.

Je sentis quelque chose se déplacer dans mon esprit.

— Tu veux dire que...

Il leva les yeux vers moi.

— Ça fait plus de trois semaines.

Je le regardai quelques secondes.

— Appelle-la.

Mon père haussa les sourcils.

— Quoi ?

— Irina. Appelle-la.

Il détourna les yeux.

— Luca...

— Non, sérieusement. Appelle-la, bordel ! Si tu continues comme ça, tu vas redevenir muet.

Il eut un petit rire.

— Ce n'est pas exactement comme ça que fonctionne mon cancer.

— Appelle-la quand même.

Il prit son verre et observa le fond comme si Irina pouvait s'y cacher.

— Plus tard.

— Pourquoi plus tard ?

— Parce que je me sens bien, là.

Il leva les yeux vers moi.

— Avec toi.

Je ne trouvai rien à répondre.

Il avait cette manière nouvelle de lâcher des phrases parfaitement simples qui venaient systématiquement frapper quelque chose en moi.

Alors, comme tout homme parfaitement à l'aise avec ses émotions, je changeai immédiatement de sujet.

— Et qu'est-ce que tu fais de tes journées, maintenant ?

— Ça dépend. Quand je ne vais pas à l'hôpital, je sors.

— Toi ?

— Oui, moi.

— Volontairement ?

— Très drôle.

Il commença à compter sur ses doigts.

— Je marche beaucoup. Je vais au café. Je me baigne quand il fait beau.

Je fronçai les sourcils.

— Tu te baignes ?

— Pourquoi tu réagis à tout ce que je fais comme si je venais de t'annoncer que je savais voler ?

— Parce que le père dont je me souviens considérait déjà qu'aller jusqu'à la boîte aux lettres était une activité physique.

— J'ai changé.

— Je commence à m'en rendre compte.

Il sourit.

— Et parfois, je vais pêcher.

Je le fixai.

— Pardon ?

— Je vais pêcher.

— Toi ?

— Encore.

— Tu pêches ?

— Oui, Luca.

Je me penchai légèrement vers lui.

— D'accord. Il faut absolument que je rencontre cette Irina.

— Pourquoi ?

— Parce que cette femme a réussi à transformer mon boulet de père en être humain fonctionnel.

Il éclata de rire.

Un vrai rire.

Pas celui, poli, qu'il m'avait parfois offert depuis mon retour.

Il rejeta la tête en arrière et rit suffisamment fort pour finir par tousser.

Je cessai immédiatement de sourire.

— Ça va ?

Il leva une main tout en reprenant son souffle.

— Ça va, ça va...

Je lui tendis son verre d'eau.

Il but quelques gorgées.

— Arrête de me regarder comme ça.

— Comme quoi ?

— Comme si j'allais mourir entre deux phrases.

Je baissai les yeux.

— Désolé.

— Ne le sois pas.

Il posa son verre.

— Je suis encore là.

Encore.

Ce mot me déplut.

Je préférerais revenir à la pêche.

— La prochaine fois, viens avec moi.

— Où ?

— Avec Sandro et Nico. On va boire un verre, manger quelque chose... Ils vont halluciner en te voyant.

— Ils se souviennent de moi ?

— Oh oui.

— Ce n'est probablement pas bon signe.

— Non.

Il sourit.

— Avec plaisir.

Puis il réfléchit.

— Vous pouvez même venir manger ici un soir.

Je relevai les sourcils.

— Ici ?

— Oui. Tous les trois. Et Nina aussi, évidemment.

— Tu veux vraiment inviter cette bande de dégénérés chez toi ?

— Je t'ai bien invité, toi.

Je souris.

Touché.

— Je peux aller pêcher le matin, continua-t-il. Si j'attrape quelque chose de correct, je vous prépare le dîner.

Je le regardai de nouveau avec suspicion.

— Tu cuisines, tu fais le ménage, tu médites, tu te baignes et maintenant tu pêches...

— Oui.

— Papa, sois honnête avec moi.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que vous avez fait du vrai ?

Il éclata de rire.

— Va te coucher, imbécile.

Il se leva lentement et récupéra nos verres.

Je voulus l'aider.

— Laisse.

— Mais...

— Luca.

Je levai les mains.

— D'accord.

Il entra dans la maison, puis se retourna.

— Et ne traîne pas trop. Demain matin, tu as école.

Je souris.

— École de plongée.

— École quand même.

Il pointa un doigt vers moi.

— Alors tu te couches et demain tu ne sois pas en retard.

— Oui, papa.

La réponse sortit toute seule.

Machinalement.

Comme si je l'avais prononcée des centaines de fois.

Je fis quelques pas vers ma chambre avant de m'arrêter.

Quelque chose venait de se serrer dans ma poitrine.

Demain matin, tu as école.

Ne sois pas en retard.

Des mots insignifiants.

Des mots que des millions de pères avaient probablement prononcés des millions de fois à leurs enfants sans même y penser.

Mais pas le mien.

Je cherchai dans mes souvenirs.

Une rentrée scolaire.

Un contrôle.

Une sortie.

Un entraînement.

N'importe quoi.

Je ne trouvais rien.

À treize ans, j'aurais probablement donné beaucoup pour entendre mon père me dire simplement d'aller me coucher parce que j'avais école le lendemain.

À vingt-huit ans, c'était enfin arrivé.

Avec quinze ans de retard.

Je me retournai.

Il était toujours là, occupé à ranger les verres.

— Papa ?

— Oui ?

J'eus envie de lui dire quelque chose.

Que j'étais heureux d'être revenu.

Que j'étais en colère contre lui.

Que j'avais peur qu'il meure maintenant que je commençais seulement à le connaître.

Que je lui pardonnais peut-être déjà certaines choses et que ça m'énervait profondément.

Tout cela se bousculait quelque part entre ma poitrine et ma gorge.
Mais aucun mot ne sortit.

Mon père me regarda.

Puis un petit sourire apparut sur son visage.
Comme s'il avait parfaitement compris.

— Bonne nuit, filston.

Je souris à mon tour.

— Bonne nuit, papa.

Je regagnai ma chambre.

Et juste avant de fermer la porte, une pensée me traversa.
Finalement, peut-être qu'Irina avait raison.

Les mots pouvaient vraiment rester coincés quelque part.

Le portail magique

Je me réveillai beaucoup trop tôt le lendemain.

Sept heures.

Pendant quelques secondes, allongé dans mon ancien lit, je regardai le plafond en essayant de comprendre ce qui avait interrompu mon sommeil.

Des bruits venaient de la cuisine.

Une poêle.

Des assiettes.

Un placard qu'on refermait.

Et une odeur.

Bacon.

Je me levai, enfilai un tee-shirt et descendis encore à moitié endormi.

Mon père était devant les fourneaux.

Je m'arrêtai sur le seuil.

Il faisait griller du pain pendant que des œufs cuisaient dans une poêle avec du bacon.

— Je rêve encore, murmurai-je. Il y a un inconnu dans la cuisine.

Sans même se retourner, il me chassa d'un geste de la main.

— Oui. Retourne te coucher. Comme ça, tu ne me taxeras pas mon petit déjeuner.

Je regardai la table.

Deux assiettes.

Deux tasses.

Deux verres.

— Évidemment.

Je m'assis.

Quelques minutes plus tard, il posa devant moi des œufs, du bacon et deux grandes tranches de pain grillé.

Je goûtai.

— Putain, c'est bon ! Merci, Paolo.

Le prénom était sorti tout seul.

Je m'immobilisai.

Paolo.

Pas papa.

Paolo.

Je me rappelai alors quelque chose que j'avais presque oublié.

Enfant, je n'arrivais pas à l'appeler « papa ».

Les rares fois où nous nous adressions directement la parole, je l'appelais par son prénom.

Paolo.

Comme ma mère.

Comme les voisins.

Comme si ce mot, *papa*, supposait entre nous une intimité que je ne ressentais pas.

Je regardai mon père.

Il n'avait rien relevé.

Ou peut-être avait-il parfaitement entendu et choisi de ne pas relever.

Il désigna simplement ma tasse.

— Tu as aussi du café au lait.

— Merci.

Cette fois, aucun prénom.

Aucun titre.

Je bus une gorgée.

— Par contre, précisa-t-il, ne t'habitue pas à ça.

— À quoi ?

— Au petit déjeuner.

Je regardai mon assiette avec inquiétude.

— Pourquoi ?

— Aujourd'hui, c'est jeudi.

— Et ?

— Le jeudi, je me fais plaisir. Les autres jours : fruits et tisane.

Je levai mon assiette comme si je portais un toast.

— Alors vive le jeudi ! Vive le pain ! Vive le bacon industriel !

Il me pointa immédiatement sa fourchette dessus.

— Pas industriel. Celui du boucher.

— Pardon.

— Jamais de grand écart.

Je le regardai.

— Quoi ?

— C'est Irina qui dit ça. Si tu manges correctement toute la semaine, tu peux te faire plaisir. Mais avec de bons produits.

Je levai de nouveau mon assiette.

— Vive le bacon artisanal !

— Voilà.

Nous trinquâmes avec nos tasses.

Je souris.

J'étais toujours sur mon nuage.

Il allait falloir que j'appelle ma mère.

Je ne savais même pas comment lui raconter tout ça.

Salut maman. Alors, Paolo médite, cuisine, fait le ménage, pêche, mange des fruits six jours sur sept et me prépare des œufs au bacon le jeudi. Ah oui, il a aussi une compagne hippie qui lui a appris à parler de ses émotions.

Elle raccrocherait probablement en pensant à un canular.

Cette fois, après le petit déjeuner, je ne laissai aucune chance à mon père.

Vaisselle.

Séchage.

Rangement.

Il tenta bien une protestation.

— Luca, laisse ça.

— Jamais de grand écart.

Il me regarda.

— Ça n'a absolument aucun rapport.

— Trop tard. C'est devenu une philosophie.

Il secoua la tête en souriant.

J'avais encore presque deux heures avant de rejoindre Sandro au club.

Je pouvais rester ici.

Retourner sur la plage.

Prendre un café.

Mais une autre idée s'était déjà installée dans ma tête.

Le collège.

Je voulais revoir le collège.

Du moins, c'était la raison officielle.

Je quittai la maison plus tôt que nécessaire et pris instinctivement à droite.

Je connaissais encore le chemin.

Pas intellectuellement.

Mon corps le connaissait.

Quinze années avaient passé et pourtant mes jambes savaient exactement où aller.

À peine sorti de la maison, il fallait suivre l'étroite rue pavée.

À l'angle se trouvait toujours la boulangerie de Marco.

Même enseigne.

Même façade.

Peut-être même la même odeur.

Du beurre chaud, du sucre, du pain qui venait de sortir du four.

Je résistai environ quatre secondes.

J'entrai.

Une jeune femme se tenait derrière le comptoir.

Elle devait avoir mon âge ou un peu moins.

L'une des filles de Marco, probablement. Petite, je l'avais peut-être connue, mais son visage ne réveilla aucun souvenir précis.

Je ressortis avec un pain au chocolat.

Le deuxième petit déjeuner était apparemment une tradition locale que je venais d'inventer.

Je repris ma route.

Au bout de la rue apparut la petite place.

Elle non plus n'avait presque pas changé.

La fontaine était toujours là.

Et au milieu, l'espèce de poisson difforme à la tête disproportionnée continuait de cracher son filet d'eau avec la même détermination absurde qu'autrefois.

Je m'arrêtai devant lui.

— Toi, t'es toujours aussi moche.

Un vieil homme assis sur un banc me regarda comme si j'étais fou.

— Bonjour, lançai-je.

— Bonjour !

Deux autres anciens me saluèrent à leur tour.

Je leur répondis avec une jovialité qui me surprit moi-même.

J'étais bien.

Étrangement bien.

Je traversai la place.

Après elle commençait la dernière ligne droite.

Trois cents mètres, peut-être.

Au bout se trouvait le collège.

Mon collègue.

L'établissement où j'avais passé une partie de mon enfance et que, depuis mon départ, je n'avais jamais revu autrement que dans mes souvenirs.

Je ralentis.

Les images revenaient à mesure que j'avançais.

Nos courses.

Nos cartables.

Sandro qui arrivait systématiquement en retard.

Nico qui trouvait déjà le moyen de manger quelque chose à huit heures du matin.

Et elle.

Je tournai la tête vers ma droite.

L'arche était toujours là.

Un passage étroit entre deux bâtiments, surmonté d'une vieille voûte de pierre.

Je l'avais oublié.

Et pourtant, en le voyant, tout me revint.

Lucia surgissait souvent de là.

Je ne savais même plus exactement où elle habitait à l'époque. Je savais seulement que, certains matins, elle apparaissait sous cette arche.

Et chaque fois, pendant quelques secondes, j'avais eu l'impression qu'elle ne venait pas simplement d'une autre rue.

Elle franchissait un portail.

Un passage secret.
Elle entra dans mon monde.
Je souris devant la naïveté de ce souvenir.
Puis quelqu'un apparut sous l'arche.
Je cessai de marcher.
Une femme.
Elle avançait vers la place.
Je ne distinguai d'abord que sa silhouette.
Puis ses cheveux.
Longs.
Raides.

Sombres et brillants sous le soleil du matin.
Quelque chose se produisit dans ma poitrine.
Non.
Impossible.
Elle fit encore quelques pas.
Je restai immobile.

Le pain au chocolat à moitié mangé dans une main.
La bouche probablement ouverte.
Quinze ans disparurent.
C'était elle.
Lucia.

Elle était plus grande que dans mon souvenir, évidemment.

Tout en elle semblait avoir suivi les lignes du visage que j'avais connu pour les prolonger plutôt que les transformer.

Ses cheveux de soie descendaient maintenant bien au-dessous de ses épaules. Son petit nez s'était légèrement allongé, affinant encore son visage. Sa bouche avait gardé cette courbe naturellement rieuse que je connaissais. Et ses taches de rousseur...

Elles étaient toujours là.

Plus nombreuses peut-être.

Plus visibles.

Des dizaines de petits points irréguliers dispersés sur ses joues et autour de son nez.

Mes constellations.

Je les avais appelées ainsi dans ma tête lorsque j'étais enfant.

Je ne m'en souvenais que maintenant.

Son corps était celui d'une femme désormais, élancé, harmonieux, porté par de longues jambes et une démarche légère que je reconnus elle aussi.

Mais ce furent ses yeux qui achevèrent de me ramener quinze ans en arrière.

Ces yeux-là n'avaient pas changé.

Toujours cette couleur sombre et profonde dans laquelle la lumière semblait pourtant accrocher quelque chose.

Un ciel de nuit.

Voilà ce que j'avais pensé la première fois.

Un ciel de nuit avec des étoiles emprisonnées dedans.

Et soudain, ces yeux se posèrent sur moi.

Lucia ralentit.

Je cessai de respirer.

Elle me regardait.

Pas derrière moi.

Pas vaguement dans ma direction.

Moi.

Son visage ne trahissait rien.

Pas de sourire.

Pas de surprise évidente.

Cette même expression calme que je lui connaissais enfant.

Cette façon de vous regarder comme si elle ne voulait pas réagir avant d'avoir compris ce qu'elle avait devant elle.

J'eus treize ans.

Instantanément.

Plus d'avocat.

Plus de cabinet.

Plus de femme avec laquelle j'avais partagé sept années de ma vie.

Plus de Luca adulte.

Seulement ce garçon parfaitement capable de plonger dans une mer noire mais incapable d'aligner trois mots devant elle.

Elle s'arrêta.

À quelques mètres de moi.

Je repris enfin conscience de mon corps.

Refermai la bouche.

Avalai péniblement.

Puis son prénom franchit mes lèvres.

— Lucia...

Je le prononçai presque comme une question.

Comme si elle n'était pas réellement là.

Comme si je venais de voir une apparition.

Ses yeux restèrent dans les miens.

Une seconde.

Deux.

Puis le coin de sa bouche se releva très légèrement.

— Bonjour, Luca.

Sa voix.

Quinze ans.

Et je la reconnus immédiatement et je poursuivais ;

— Tu ne te souviens certainement pas de moi, repris-je. On était dans la même classe et...

Je m'interrompis.

— Attends. Tu as dit quoi ?

Lucia me regarda avec ce même calme désarmant.

— Heureuse de te voir, Luca.

Je restai planté devant elle.

— Je comprends pas.

Elle ne répondit pas immédiatement.

Je perçus seulement un léger frémissement au coin de ses lèvres.

Presque rien.

Mais suffisamment pour que je comprenne qu'elle s'amusait.

Et, chose particulièrement injuste, ce début de sourire la rendait encore plus belle.

— Quoi ? demandai-je encore.

Cette fois, elle sourit franchement.

— Nico et Nina m'ont beaucoup parlé de toi. Mais ils ont oublié de préciser que tu portais normalement un sonotone.

Je fronçai les sourcils.

— Un sonotone ?

— Oui. Je viens de te parler trois fois. Je me souviens de toi Luca.

— Non, attends...

Je passai une main sur mon visage.

— Ils t'ont dit quoi, exactement, ces deux-là ?

— Tout.

Elle avait répondu avec une simplicité terrifiante.

Je la fixai.

— Tout ?

— Tout.

Mon cerveau se mit immédiatement à dresser l'inventaire des catastrophes possibles.

Sandro.

Nico.

Nina.

Une soirée entière.

De l'alcool.

Et mon prénom associé au sien.

Je sentis mon estomac se nouer.

— Quand tu dis « tout »...

— Ils m'ont beaucoup parlé de toi après votre dîner chez Pepino.

Je déglutis.

— Beaucoup comment ?

— Longuement.

Encore pire.

— Lucia...

Elle pencha légèrement la tête.

Exactement comme autrefois lorsqu'elle essayait de comprendre pourquoi quelqu'un se comportait bizarrement.

— Luca, tout va bien ?

— Oui.

— Tu es sûr ?

— Absolument.

— Tu as l'air un peu perdu.

— Pas du tout.

Elle observa le pain au chocolat que je tenais toujours à la main.

Puis mon visage.

Puis de nouveau le pain au chocolat.

— Tu manques de sommeil ?

— Probablement.

— Tu veux un espresso ? Dormir un peu ?

— Oui.

Je répondis beaucoup trop vite.

— Un espresso avec toi.

Elle hocha la tête.

— D'accord.

— Enfin... si ça te va.

— Ça me va.

— Et dormir avec...

Je m'arrêtai.

Lucia haussa un sourcil.

Mon âme quitta mon corps.

— Non.

Elle ne disait rien.

— Non, non, non. C'est pas ce que je voulais dire.

Son sourire s'élargit.

— Je voulais dire dormir. Moi. Dormir davantage, je me suis réveillé tôt. A l'aube.

Elle me regardait silencieuse me laissant m'enfoncer un peu plus dans le borbier.

Lucia détourna légèrement les yeux, mais je vis son sourire.

Une chaleur absurde monta immédiatement jusqu'à mes oreilles..

J'avais de nouveau treize ans.

— Désolé, repris-je. Je suis complètement confus. Je ne m'attendais vraiment pas à tomber sur toi comme ça.

— Désolée de t'avoir perturbé.

Son ton était parfaitement sérieux.

Son regard, beaucoup moins.

— Non, c'est très bien.

Très bien ?

Quel abruti disait *très bien* dans une situation pareille ?

Je tentai de récupérer les derniers morceaux de dignité qui traînaient encore quelque part.

— Tu veux bien prendre un café avec moi ?

Elle me regarda.

Cette fois, je réussis à soutenir ses yeux.

— Je t'invite. Si tu as le temps.

Lucia jeta un coup d'œil à sa montre.

Puis vers le collègue.

Puis de nouveau vers moi.

— J'ai trente minutes.

Mon cœur fit quelque chose de complètement disproportionné.

— Parfait.

Elle désigna mon pain au chocolat.

— Tu comptes finir ton petit déjeuner avant ?

Je baissai les yeux.

Je le tenais toujours comme un idiot depuis le début de notre conversation.

— Je peux marcher et manger en même temps.

— Impressionnant.

— Je suis devenu très polyvalent.

Elle hocha gravement la tête.

— Une longue absence bien utilisée.

Je la regardai.

Et cette fois, malgré ma confusion, je souris vraiment.

Lucia aussi.

Puis elle se mit en marche.

Je fis de même.

À côté d'elle.

Ce détail aurait semblé insignifiant à n'importe qui.

Pas à moi.

Enfant, j'avais désiré sa présence autant que je l'avais fuie.

Si Lucia apparaissait dans une rue, je ralentissais pour qu'elle me rattrape, puis accélérais dès qu'elle approchait. Si elle s'asseyait quelque part, je trouvais une excellente raison de m'installer suffisamment près pour l'entendre, mais suffisamment loin pour ne pas avoir à lui parler.

J'avais passé des années à espérer qu'elle vienne vers moi tout en faisant tout ce qui était en mon pouvoir pour l'en empêcher.

Et maintenant, quinze ans plus tard, je marchais simplement à côté d'elle.

Nos épaules n'étaient séparées que de quelques centimètres.

Je pouvais sentir son parfum.

L'entendre respirer.

Tourner la tête et lui parler quand je le souhaitais.

Ce que le garçon de treize ans avait été incapable de faire, l'homme de vingt-huit ans pouvait enfin le faire.

Enfin...

En théorie.

Parce qu'après une vingtaine de mètres parcourus en silence, Lucia tourna la tête vers moi.

— Tu comptes me parler pendant le café ou tu préfères qu'on continue comme ça ?

Je manquai de m'étouffer avec mon pain au chocolat.

Elle éclata de rire.

Et je compris avec une certaine inquiétude que, face à Lucia, mes quinze années d'expérience supplémentaires ne m'avaient peut-être pas autant servi que je l'espérais.

— C'est bon, j'ai fini de manger ! annonçai-je, mon courage en partie retrouvé.

Lucia me regarda jeter la dernière bouchée de pain au chocolat dans ma bouche.

— Félicitations.

— Merci.

— C'était impressionnant.

— Tu verras la suite au café.

Elle sourit.

Nous rejoignîmes un petit café installé sur la place et choisîmes une table en terrasse.

Le soleil de ce début de printemps était encore doux. Il chauffait juste suffisamment les pierres pour rendre l'air agréable sans donner envie de chercher de l'ombre.

Et surtout, notre emplacement nous offrait une vue imprenable sur le poisson mutant de la fontaine.

— Il est toujours aussi moche, dis-je.

Lucia tourna la tête vers la sculpture.

— Tu lui en veux encore ?

Je la regardai.

— Encore ?

— Tu le trouvais déjà affreux quand tu étais petit, tu lui avais mis une perruque blonde.

Je restai silencieux une seconde.

Elle se souvenait de ça ?

Un détail aussi insignifiant ?

Un serveur s'approcha avant que j'aie le temps d'y réfléchir.

— Bonjour. Qu'est-ce que je vous sers ?

Lucia ouvrit la bouche.

Je levai immédiatement une main.

— Attendez.

Elle haussa un sourcil.

J'étais lancé.

Et surtout, je venais de retrouver suffisamment d'assurance pour tenter quelque chose de particulièrement stupide.

Je regardai le serveur.

— Un jus d'orange, un double espresso, une brioche nature sans sucre et un verre d'eau.

Puis je me tournai vers Lucia avec satisfaction.

Elle me fixait.

Longuement.

Comme si elle analysait un élève qui venait de donner une réponse suffisamment originale pour mériter quelques secondes de réflexion avant la sanction.

— Quoi ? demandai-je.

Elle ne répondit pas.

Alors j'expliquai :

— Le double espresso pour l'énergie nécessaire avant d'affronter une horde d'enfants turbulents.

Elle croisa les bras.

— Continue.

— Le verre d'eau parce que tu es raisonnable.

— Évidemment.

— Et la brioche sans sucre pour être nourrie sans absorber de sucre blanc dès le matin.

Je désignai l'ensemble d'un geste magistral.

— Le pragmatisme selon Lucia.

Elle resta parfaitement immobile.

Puis elle applaudit.

Trois petits coups lents.

— Deux sur dix.

Je clignai des yeux.

— Deux ?

— La vision du sujet est totalement subjective et nécessite une importante mise à jour.

— Deux sur dix, c'est sévère.

— Je suis prof.

— Ah oui. Vous aimez détruire psychologiquement les élèves.

— Seulement ceux qui répondent à ma place.

Lucia appela le serveur

— Rajoutez un pain au chocolat, s'il vous plaît.

— Attends. Qu'est-ce que tu bois, alors ? Pas de café ? demandais-je

— Ton jus d'orange m'ira très bien.

— Mon...

— Tu as commandé pour moi, je peux choisir pour toi.

— C'est juridiquement très discutable.

— Porte plainte.

Quelques minutes plus tard, le serveur revint avec notre commande.

Lucia attendit qu'il ait tout posé sur la table.

Puis, avec un naturel déconcertant, elle récupéra le pain au chocolat et attira mon jus d'orange devant elle.

Elle poussa vers moi le double espresso.

Puis la brioche.

Puis le verre d'eau.

Je contemplai mon nouveau petit déjeuner.

Le troisième de la matinée.

— Bon appétit, dit-elle.

Je relevai les yeux.

Elle mordit dans son pain au chocolat.

Je la regardai mâcher tranquillement.

— Tu manges du sucre ?

— Oui.

— Depuis quand ?

— Depuis que c'est bon.

— Mais...

Elle avala.

— Tu vois pourquoi tu as eu deux sur dix ?

Je regardai la brioche.

— Je trouve que j'avais quand même correctement identifié le pragmatisme.

— Non. Tu as correctement identifié la fille de treize ans dont tu te souviens.

La phrase me coupa légèrement dans mon élan.

Lucia but une gorgée de jus d'orange.

— J'ai vingt-huit ans maintenant, Luca.

Elle n'avait pas dit cela comme un reproche.

Simplement comme un fait.

Je la regardai.

Elle avait raison.

Bien sûr qu'elle avait raison.

J'avais passé quinze ans sans la voir et, en quelques secondes, j'avais essayé de reconstruire la femme assise devant moi à partir de la petite fille restée dans ma mémoire.

— D'accord, reconnus-je. Deux sur dix mérités.

— Merci.

— Je peux passer le rattrapage ?

Elle réfléchit en mordant de nouveau dans son pain au chocolat.

— Peut-être.

— Quand ?

— L'examen vient de commencer.

Je souris.

Puis je regardai le double espresso.

Lui, en revanche, représentait un problème beaucoup plus concret.

Ce matin-là, j'avais été tellement heureux des cafés au lait préparés par mon père que je m'étais resservi.

Deux grandes tasses.

Ajoutez à cela le pain grillé.

Les œufs.

Le bacon.

Le pain au chocolat englouti quelques minutes auparavant.

Et maintenant ça.

Je pris la petite tasse entre mes doigts.

Mauvaise idée.

Ils tremblaient déjà légèrement.

Lucia le remarqua.

Évidemment.

Elle remarquait tout.

— Tu trembles.

— Pas du tout.

— Ta tasse tremble.

Je la reposai immédiatement.

— La table est bancale.

Lucia posa une main sur la table.

— Elle ne bouge pas.

— Très légèrement bancale.

Elle me regarda.

— Combien de cafés tu as déjà bus ce matin ?

J'envisageai de mentir.

— Deux.

— Et tu vas boire un double espresso ?

— Absolument.

— Pourquoi ?

Je regardai la tasse.

Puis elle.

Parce que j'avais commandé ce foutu café avec l'assurance d'un homme qui prétendait savoir exactement ce qu'elle aimait.

Parce qu'elle venait de me démontrer en trente secondes que je ne savais plus rien d'elle.

Et parce qu'il était hors de question d'ajouter à cette humiliation un abandon devant une tasse de café.

— Parce que je prends mes responsabilités.

Lucia éclata de rire.

Je bus.

Une gorgée.

Puis une deuxième.

Mon cœur, qui n'avait déjà pas besoin d'aide en sa présence, sembla immédiatement considérer qu'il était urgent d'atteindre les deux cents battements par minute.

Je m'attaquai ensuite à la brioche.

Troisième petit déjeuner.

Deuxième viennoiserie.

Troisième café.

À ce rythme-là, mes retrouvailles avec Lucia allaient se terminer aux urgences avant même que j'aie réussi à lui poser une question.

Et pourtant...

Assis face à elle, sous ce soleil de début de printemps, avec son pain au chocolat dans une main et mon jus d'orange dans l'autre, tout semblait étrangement facile.

Je n'avais plus besoin de chercher une rue pour l'éviter.

Plus besoin de ralentir pour qu'elle me dépasse.

Plus besoin de faire semblant de ne pas l'avoir vue.

Elle était là.

Face à moi.

Et moi aussi, j'étais là.

Pour la première fois.

Je reposai finalement ma tasse.

— Je dois quand même m'excuser.

Lucia releva les yeux.

— Pourquoi ?

— Pour l'époque.

Elle attendit.

— Je n'étais pas vraiment un bon camarade de classe avec toi. Je t'évitais souvent. Et je crois que je ne t'ai pratiquement jamais parlé.

Lucia resta silencieuse quelques secondes.

— Ne t'inquiète pas.

Elle fit tourner son verre entre ses doigts.

— À l'époque, je ne comprenais pas.

Je baissai légèrement les yeux.

— Et maintenant ?

— Maintenant...

Elle réfléchit.

— C'est plus lumineux.

Je relevai la tête.

Elle souriait.

— Même s'il reste quelques parts d'ombre.

Je ne savais absolument pas ce que cela signifiait.

Et, à en juger par son expression, elle n'avait aucune intention de m'aider.

Je l'observai.

La Lucia assise devant moi n'était plus seulement la petite fille que j'avais conservée quelque part dans ma mémoire.

Elle était différente.

Plus assurée.

Plus drôle aussi.

Elle jouait avec les mots, avec les silences, avec mes réactions.

Et elle semblait parfaitement consciente de l'effet produit.

— Tu as changé, Lucia.

Je l'avais dit avec un émerveillement que je ne parvins pas à dissimuler.

Elle haussa légèrement un sourcil.

Faisait-elle semblant de ne pas comprendre ce que je voulais dire ?

Ou prenait-elle simplement plaisir à me voir me débattre ?

Après ce que Sandro m'avait laissé entendre la veille, je commençais à soupçonner la seconde possibilité.

— Tu aurais préféré que j'aie toujours treize ans ?

— Non !

Ma réponse fut si rapide qu'elle éclata de rire.

— Bien sûr que non. Le Luca de vingt-huit ans est très heureux de rencontrer la Lucia du même âge.

Je tendis solennellement la main au-dessus de la table.

— Enchanté, maîtresse.

Silence.

Pourquoi ?

Pourquoi avais-je ajouté *maîtresse* ?

Je retirerai immédiatement ma main.

— Putain, qu'est-ce que je raconte ? Ça repart.

Lucia riait maintenant franchement.

— Enchanté, tout court, rectifiai-je. Aucun sous-entendu. Je tiens à ce que ce soit extrêmement clair.

Elle posa son menton sur sa main.

— Tu es vraiment avocat ?

— Un des meilleurs, à ce qu'il paraît.

— Ça fait peur.

— Je suis beaucoup plus performant quand la partie adverse ne me fait pas perdre cinquante points de QI.

Elle plissa légèrement les yeux.

— C'était presque élégant.

— Merci.

— Presque.

Elle regarda sa montre.

— Par contre, à part ta barbe...

Je touchai immédiatement mon menton.

— Ma barbe ?

— Oui. Elle te va bien.

Je restai immobile.

Lucia poursuivit tranquillement :

— À part ça, tu n'as pas énormément changé.

Elle venait de se lever.

Moi, j'étais toujours bloqué sur la phrase précédente.

Ta barbe te va bien.

Voilà.

C'était décidé.

Je serais enterré avec.

— Ma barbe ?

Elle remit son sac sur son épaule.

— Oui, Luca.

— Je ne me raserai plus jamais.

Elle secoua la tête en souriant.

Je regardai l'heure à mon tour.

— Trente et une minutes !

— Quoi ?

— Tu m'avais accordé trente minutes.

Je lui montrai mon téléphone.

— Trente et une exactement.

— Oh.

Elle prit une expression préoccupée.

— C'est grave ?

— Très. J'espère que tu ne vas pas avoir de problème avec ta direction.

— Je vais essayer de rattraper ce retard.

Elle fit un pas.

Puis s'arrêta.

— En fait...

Elle regarda sa montre.

— Je peux même t'accorder trente secondes supplémentaires.

— Quelle générosité.

— Pour te remercier.

Elle s'approcha.

Je n'eus pas le temps de comprendre.

Ses lèvres se posèrent doucement sur mon front.

Un baiser.

Bref.

Léger.

Puis elle recula.

Je restai figé.

Un bisou sur le front.

Comme à un enfant.

Comme à un élève particulièrement lent qu'on félicite malgré tout pour ses efforts.

Et pourtant mon corps, lui, n'avait absolument pas interprété la situation de cette manière.

Je me sentais pousser des ailes.

— Si un jus d'orange me rapporte ça, la prochaine fois je t'offre un restaurant. On verra si je peux obtenir davantage.

Silence.

Oh non.

Pourquoi avais-je dit ça ?

Le visage de Lucia changea à peine.

Mais suffisamment.

Merde.

Le con.

— Désolé. C'était déplacé.

Elle secoua doucement la tête.

— Ce n'est pas pour le jus d'orange.

Je la regardai.

Son sourire avait disparu.

Sa voix aussi avait changé.

Plus lente.

Plus fragile.

— Alors pourquoi ?

Lucia hésita.

Puis ses yeux rencontrèrent les miens.

— Merci pour...

Elle s'arrêta.

Une seconde seulement.

— Le coquillage.

Tout disparut autour de moi.

La terrasse.

La fontaine.

Les conversations.

Le soleil.

Je revis le noir.

Le fond.

Ma poitrine en feu.

Ma main qui fouillait dans le sable.

Et cette petite chose blanche.

Presque lumineuse.

Je relevai les yeux.

— Le...

Mais Lucia s'était déjà éloignée.

Je la regardai rejoindre le chemin du collège.

Je la vis atteindre l'arche.

Et quelque chose en moi cria.

Non.

Pas cette fois.

Je connaissais cette scène.

Elle s'éloignait.

Et moi, je restais là.

Je l'avais fait pendant des années.

J'avais attendu qu'elle apparaisse, puis j'avais fui.

J'avais espéré qu'elle s'approche, puis j'avais trouvé un moyen de disparaître.

J'avais laissé la peur décider à ma place.

Pas cette fois.

Je me levai brusquement.

— Lucia !

Elle s'arrêta.

Se retourna.

Mon cœur cognait comme si je venais de courir jusqu'à elle.

Je n'avais pourtant fait que trois pas.

— Demain soir !

Elle fronça légèrement les sourcils.

Magnifique, Luca.

Il fallait peut-être ajouter quelques mots.

— Un restaurant. Avec moi ? Si tu es libre.

Je retins ma respiration.

— D'accord, dit-elle, en levant le pouce, pour être sûr que je comprenne bien malgré la distance, et elle repartit.

Je clignai des yeux.

Le coquillage.

Elle s'en souvenait.

Plus encore.

Quelque chose dans sa façon de me remercier me disait qu'elle l'avait gardé.

Et juste avant qu'elle ne détourne le visage...

Je n'en étais pas certain.

Peut-être était-ce la lumière.

Mais j'aurais juré que ses yeux s'étaient embués de larmes.

Merci pour votre lecture

Retrouvez la suite du Roman sur Amazon en auto-édition ;

[La lumière sous l'eau eBook : Sky, Nicolas: Amazon.fr: Boutique Kindle](#)

<https://www.amazon.fr/dp/B0H34DC74K>